

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



— La Messe de Minuit.
Villageois se rendant à l'Eglise —

N° 22

DÉCADAIRE

de civilisation française et de tradition catholique

- ❑ Les "Commandos Charlot" en folie ❑ Cohen : « Vive Pétain - avant 40 - » (Mention obligatoire)
- ❑ Gatt : la France s'en sortira ❑ Houbart : "Tiens voilà du Bouddha !" ❑ Plus Bernet, Lugan, Monnier, Chaumeil, Ventavon, Grec et autres plumes étincellantes dont ADG l'antipodiste
- ❑ Avec en prime un conte de Noël vengeur

Lettres de chez nous

Le Téléthon

Savez-vous ce qu'est d'avoir un enfant myopathe ? J'ai cinq enfants parce que, malgré la société actuelle, mon épouse et moi avons toujours refusé ce qui est communément appelé la contraception.

La Providence nous a fait la grâce d'avoir un enfant myopathe. *"Tout est grâce"* disait le curé de Bernanos. Et c'est vrai. Avoir un enfant myopathe, c'est être réveillé entre six et douze fois par nuit pour le retourner ; il n'a plus de muscle et ne peut le faire seul. C'est aussi le fauteuil roulant, l'impossibilité de se déplacer, les investissements coûteux pour un fauteuil qui permet de monter un escalier, un ascenseur intérieur, un appareillage pour monter dans un véhicule. La totalité de ce qui me reste en tant que

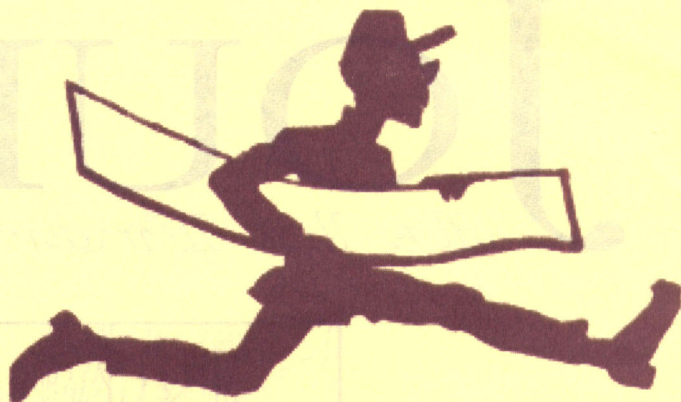
médecin généraliste est consacré à l'aide d'un seul de mes enfants.

Votre article est strictement abject et scandaleux (n° 20, p.19)...

L'argent du Téléthon, c'est bien sûr la recherche fondamentale avec la perspective de guérison des maladies génétiques. Mais c'est aussi une aide au quotidien assurée par des professionnels payés par l'argent du Téléthon.

Comment faire pour éviter la suppuration de la peau d'un myopathe qui est irritée entre les cuisses car il ne peut pas se mouvoir et que les téguments macèrent ? C'est aussi le paiement direct de matériaux sophistiqués destinés à aider les myopathes dans leur vie quotidienne et que la plupart des familles sont incapables de se payer.

Le Téléthon est pour nous l'espoir. L'espoir de guérir notre fils qui veut être prêtre, mais qui sera incapable de soulever l'hostie. Qui ne sera



donc jamais prêtre. L'investissement colossal de l'avenir est la génétique. Elle sera créatrice de milliers d'emplois. Oui, il s'agit bien d'une mendicité d'Etat. Car l'Etat, tel qu'il est, ne peut pas et ne veut pas faire l'effort nécessaire.

Il préfère mettre une gigantesque capote sur l'obélisque de la Concorde. C'est plus médiatique que de savoir comment on va sortir du bain un myopathe et comment on va lui remonter son pantalon.

Alors, comme dit l'article du L.-J., *"Pas un rond pour le Téléthon"*.

Faut-il rappeler la phrase de saint Luc : *"Ce qui est fait pour le plus petit d'entre les miens, c'est à moi-même que vous le faites"* ? C'est vrai pour l'enfant que l'on détruit dans le sein de sa mère.

C'est vrai aussi pour un enfant de quatorze ans qui veut devenir prêtre et qui, si le Téléthon ne marche pas assez fort, sera mort dans cinq ans.

En toute charité, votre
Docteur J.-P. D.
(Boulogne)

P.S. Une vedette du *"chobize"*... est venue au Téléthon pour *"assurer"*

NICOLAS DANS LES NUAGES ?

Depuis trois décades, nous avons perdu tout contact avec Nicolas Bonnal. Son silence nous peine et nous inquiète. Son regard nous manque. Est-il reparti, éternel voyageur errant sur les routes ? S'est-il retiré dans quelque thébaïde ? Ou bien s'impose-t-il ce vœu de silence qu'il

enviait tant à ses amis anachorètes ? Nous posons la question à ceux qui l'aiment comme nous et à lui même si, toutefois, le *"Libre Journal"* lui parvient.

Nicolas, reviens, tout est pardonné !

S de B

Ce numéro contient
un quatre pages
quadri
encartées entre
les pages 12-13

LE LIBRE JOURNAL
de la France Courtoise

68, rue David d'Angers
75019 Paris (adresse postale)
Tél. : (1) 42.46.44.77
Fax : (1) 48.24.08.28.

- Directeur :
Serge de Beketch
- « Le libre Journal
de la France Courtoise » est édité
par la Sarl de presse SDB,
au capital de 2 000 francs
- Siège social :
68, rue David d'Angers,
75019 Paris
- Principaux associés :

Antony, Beketch, Varlet
- Commission paritaire :
74 371
- Dépôt légal à parution
- Imprimerie G.C.-Conseil
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris
- Directeur de publication :
D. de Beketch
- Responsable de la maquette :
Jean-Marie Molitor

- Ange tutélaire :
Françoise Varlet
ISSN : 1244-2380

Abonnement
1 an 600 Frs,
à **SDB**,
68, rue David D'Angers
75019 Paris

sa promotion, sous prétexte de collecter des fonds pour la recherche médicale" (L. J. n° 20) ; elle a tellement été émue qu'en parlant elle a laissé discrètement un chèque de 5 millions de centimes... Il n'y a que Dieu qui sonde les reins et les cœurs...

Réponse

Je mesure votre souffrance, croyez-le. Mais je récus la confusion qui consiste à m'accuser de manquer de cœur quand je refuse simplement d'être un gogo. Le Téléthon est une duperie. Il assure la bonne conscience des Français qui acceptent que l'Etat dilapide des milliards pour rembourser l'avortement et fasse appel à la charité publique pour les vraies priorités.

Depuis sa légalisation, l'avortement a coûté à la collectivité, pour le seul remboursement du crime, vingt fois ce qu'a rapporté le Téléthon.

Si l'on avait consacré à la recherche sur les maladies génétiques et à leur traitement les sommes consacrées à la recherche en matière de contraception et d'avortement, on aurait probablement mis fin à cette tragédie depuis plusieurs années.

Votre indignation, que la souffrance explique, serait mieux orientée contre les escrocs à la charité publique que contre ceux qui les dénoncent.

Quant à la vedette du chobize dont vous célébrez la générosité, n'importe quel saltimbanque, à sa place, aurait été trop heureux de ne payer que cinquante mille francs les heures de promotion gratuite que lui a assurées ce Téléthon.

S. de B.

Editorial

Bicentenaire, et révisionnisme

« La Vendée doit être un cimetière national. »

(Proclamation du général Louis Marie Turreau de Garambouville, organisateur des Colonnes infernales en décembre 1793.)

« On ne voit partout que des cadavres, des fusils, des caissons renversés ou démontés ; parmi les cadavres, beaucoup de femmes nues que les soldats ont dépouillées et qu'ils ont tuées après les avoir violées. »

(Témoignage d'un républicain après le massacre du Mans le 12 décembre 1793.)

« Il n'y a plus de Vendée. Je viens de l'enterrer dans les marais de Savenay. J'ai écrasé les enfants sous les pieds de mes chevaux et massacré les femmes. Je n'ai pas un prisonnier à me reprocher. J'ai tout exterminé. »

(Message à la Convention de François Joseph Westerman, général de brigade dans l'armée républicaine le 23 décembre 1793.)

« Partout où nous passons nous portons la flamme et la mort. L'âge, le sexe, rien n'est respecté. ... Nous n'avons pas vu un seul individu sans le fusiller. Partout la terre est jonchée de cadavres. »

(Lettre du citoyen Dupuis, capitaine à l'armée de l'Ouest, adressée à sa sœur en janvier 1794.)

« Je vous ordonne de livrer aux flammes tout ce qui sera susceptible d'être brûlé et de passer au fil de la baïonnette tout ce que vous rencontrerez d'habitants sur votre passage. »

(Ordre du jour du général Grignon, chef « bleu » le 17 janvier 1794.)

« Il est impossible de trouver une volonté systématique de l'Etat révolutionnaire de tuer les Vendéens en tant que Vendéens. ... Il convient de démonter l'amalgame douteux avec la Shoah ... celui qui est antirévisionniste dans un débat pourrait bien être révisionniste dans l'autre. »

(Publication de Jean Clément Martin, professeur agrégé d'histoire à l'université de Nantes, dans « Globe Hebdo », en avril 1993.)

« Il est intolérable que l'on puisse se procurer des bouquins révisionnistes ! »

(Affirmation de Patrick Gaubert, fondateur animateur des cellules antiracistes, publiée par « Globe Hebdo » en décembre 1993.)



"RUMEUR"...



Depuis plusieurs années, à la suite de la diffusion

d'une circulaire mettant les parents en garde contre l'existence de timbres et décalcomanies contenant du LSD (un hallucinogène puissant), le ministère de la Santé publie régulièrement des notes soutenant que ces produits n'existent pas et qu'il s'agit d'une "rumeur".

La semaine dernière, plus de huit mille timbres de ce genre ont été saisis à Paris et neuf trafiquants ont été arrêtés.

JUDAS



Dès les premiers jours de sa nomination par

Balladur au poste de ministre de la Coopération, les amis personnels de Michel Roussin ont commencé à se plaindre : le nouveau ministre ne les connaissait plus, au point de ne même pas les prendre au téléphone. Chirac, alerté, fut lénifiant : ça allait s'arranger avec le temps. Aujourd'hui, c'est le maire de Paris lui-même qui a perdu tout contact utile avec le successeur de Focard, et donc avec les rois nègres ; du coup, il crie à la trahison.

EXPLOIT



Après la sortie du nouveau billet de 50 F "Saint-Ex",

la Banque de France avait longtemps célébré les mérites de cette vignette colorée et pourvue de tous les dispositifs propres à empêcher la contrefaçon. Apparemment, on avait oublié un détail : le billet magique rétrécit à l'humidité en devenant plus court de quatre millimètres.

Quelques nouvelles

Cinq questions sur le nouveau totalitarisme

Le mardi 14 décembre 1993 à 13h35, six policiers, dont deux inspecteurs des Renseignements généraux, se sont présentés au domicile de Pierre Sidos, fondateur et président de "L'Œuvre française", mouvement nationaliste français.

Sur commission rogatoire du juge Moracchini, ils ont signifié à Pierre Sidos sa mise en garde à vue avant de perquisitionner à son domicile puis au siège du mouvement.

N'ayant rien trouvé, ils ont transporté Pierre Sidos dans leurs locaux de la rue des Saussaies où, dans un bureau curieusement décoré de drapeaux américains et d'emblèmes du FBI, ils ont procédé à une audition qui a duré jusqu'à une heure du matin.

Le motif de cette interpellation était le suivant : quelques jours plus tôt, un habitant de Deauville avait signalé à la police qu'un photographe prenait des vues de la maison que Patrick Gaubert, attaché de cabinet de Pasqua et responsable des cellules "antiracistes", possède dans cette station balnéaire.

Aussitôt mobilisée, une équipe de dix policiers allait surveiller, écouter et filer le photographe et ses relations jusqu'au 14 décembre. Ce jour-là, au petit matin, le photographe était interpellé

dans l'hôtel parisien où il était descendu (chirurgien normand, il était venu opérer à Paris). Trois de ses relations, dont un collectionneur d'armes régulièrement inscrit à un club et dont toutes les armes sont dûment déclarées, étaient arrêtées au même moment.

Certaines de ces personnes honorablement connues étant en relation avec l'Œuvre française de Pierre Sidos, ce dernier se voyait soupçonner d'être "le responsable moral et peut-être le commanditaire d'un attentat potentiel" (absolument sic).

Interrogés par Pierre Sidos, les policiers ont répondu que nulle plainte n'avait motivé ce déploiement de force, Monsieur Gaubert n'ayant pas besoin de cette formalité.

Qui a ordonné cette persécution policière ?

*
* *
*

Brigitte Bardot s'est confiée à "Libération" : sa fondation pour les animaux connaît d'énormes difficultés financières ; son émission de télévision "SOS animaux" a été supprimée sans préavis alors que quatre diffusions devaient avoir lieu en 1993 ; le fait d'avoir accordé une interview à un hebdomadaire alors classé à l'extrême droite a

déclenché contre elle une très violente campagne de presse ; elle a été chassée du parlement européen par une députée social-démocrate danoise qui refusait "de s'asseoir à la même table que les fascistes et les extrémistes de droite".

Enfin, selon Germaine Aziz, journaliste à "Libération", les donateurs juifs de l'association ont "retiré leurs billes".

Brigitte Bardot explique : "Je suis tombée malheureusement amoureuse d'un mec du Front national... On me fait porter une étiquette qui n'est pas la mienne. C'est effrayant, j'ai l'impression d'être accusée de sorcellerie. Si ça me fait trop de tort, on va être obligés de se séparer et je trouve ça injuste d'avoir à terminer ma vie seule."

Qui est capable d'inspirer une pareille terreur ?

*
* *
*

Monsieur Méhaignerie, Garde des Sceaux, a annoncé, à l'occasion des célébrations du quarante-cinquième anniversaire de la déclaration des droits de l'homme de l'ONU, les mesures qu'il envisage de prendre pour permettre une pleine efficacité de la loi Gayssot sous contrôle des cellules antiracistes Pasqua-Gaubert.



les du marigot

Parmi ces mesures : l'extension du délai de prescription de trois mois à un an, l'application du régime de détention provisoire aux écrivains et journalistes suspectés d'avoir rédigé des textes qualifiés de racistes, antisémites ou xénophobes, la saisie immédiate de la totalité des supports de ces écrits et, enfin, la création d'une infraction proche du délit d'association de malfaiteurs.

Ces dispositions permettront d'emprisonner préventivement non seulement les auteurs de textes déclarés non conformes ainsi que les éditeurs et directeurs de publication des journaux ayant publié ces textes, mais encore les autres rédacteurs et même les membres des services administratifs de ces journaux, en vertu, justement, des décrets et circulaires réprimant l'association de malfaiteurs et permettant, par exemple, de mettre en garde à vue non seulement un gangster notoire, mais encore toutes les personnes qui l'approchent (parents, familiaux, employés, visiteurs, etc.).

Qui impose au centriste Méhaigrier le recours à ces méthodes staliniennes ?

*

**

*

"Il est désormais légalement interdit en France de rendre hommage au maréchal Pétain de 1940 (et d'après), sous peine d'être condamné pour "apologie de crime de collaboration

avec l'ennemi" ... En confirmant cet arrêt, la cour de cassation a ainsi jugé et condamné le régime de Vichy pour l'Histoire" (information publiée par "Libération" daté du 13 décembre 1993).

Qui a décidé que la Justice écrirait l'Histoire ?

*

**

*

"Mystères et secrets du B'naï B'rith" d'Emmanuel Ratier (auteur de "L'Encyclopédie politique française"), qui vient de paraître, constitue la première enquête réellement sérieuse sur cette franc-maçonnerie internationale juive.

En France, le B'naï B'rith est connu pour avoir imposé sa loi aux partis non marxistes.

Au lendemain des élections législatives, un communiqué, publié dans "Le Monde", rappela en effet aux représentants de ces partis "leurs engagements pris au cours des forums du B'naï B'rith... de ne s'allier en aucun cas au Front national".

Ces lignes perdues dans un fouillis de textes seraient probablement restées ignorées si "Présent" n'avait, sous la plume de Jean Madiran, relevé l'incongruité que constituait le fait, pour des hommes politiques français, de faire allégeance à une société secrète supranationale

L'article de "Présent" provoqua ce que l'on pourrait appeler un "cata-

clysme silencieux".

La droite nationale s'enflamma et sa presse se pencha sur cette franc-maçonnerie israélite. L'autre presse, la "grande presse" serve et menteuse, tenta (y compris "Le Monde" !) de faire passer cette affaire pour le fruit des élucubrations de l'extrême droite. Ces larbins obéissaient évidemment au B'naï B'rith qui avait pris trop tard conscience de l'énorme faute politique que constituait son communiqué trop révélateur. Quant aux partis concernés, ils s'enfermèrent dans un silence sans faille.

Cas pratiquement unique dans les annales de l'Assemblée : une question écrite, posée à deux reprises par un député du Front national au Premier ministre Jacques Chirac sur cette affaire n'obtint jamais aucune réponse.

Ratier publie la lettre de l'Agence télégraphique juive datée du 30 janvier 1986 qui proclame que l'engagement de ne conclure aucune alliance avec le Front national a été souscrit, le 25 janvier précédent, devant les délégués de l'Assemblée générale de l'union française des associations B'naï B'rith de France par Alain Madelin, alors délégué général du Parti républicain, et par Michel Guillenschmidt, alors délégué pour les droits de l'homme au RPR.

Qui a ordonné cette prosternation d'élus du peuple devant le diktat d'une société occulte confessionnelle ?

PAS RACISTE



Un Africain, surpris en flagrant délit de vol, a été

ligoté et battu à mort par ses victimes. Les faits se sont déroulés à Fleurieux-sur-l'Arbresle, dans la banlieue lyonnaise. Le voleur s'appelait Liasside Benbala et son tortionnaire Hamed Kersarsi. Pas une seule association antiraciste ne s'est manifestée.

ABSOLUTION



Fabius est totalement innocent dans l'affaire du

sang contaminé. "Globe Hebdo" a identifié les vrais responsables-coupons : François Henri de Virieu, alors rédacteur en chef du "Matin de Paris", et Serge July, directeur de "Libération", qui, dans leurs articles, ont commis l'abominable crime de relier le Sida à l'homosexualité.

RECIDIVE



Vedette d'un film-documentaire, le linguiste


Noam Chomsky, présenté comme "le Sartre américain", s'excuse platement d'avoir jadis signé une pétition en faveur du droit à la recherche historique et à la libre expression pour l'universitaire révisionniste Robert Faurisson.

"J'aurais dû laisser faire et me taire" plaide-t-il. Sur quoi, il déclare : "Le pire acte de génocide des temps modernes a été commis par Pol Pot au Cambodge de 1975 à 1978".


Indécrottable, vraiment !




A SA PLACE

 C'est le vieux stalinien Maurice Najman, agitateur étudiant en 68, qui a été chargé par "Globe" de recueillir l'autoplaidoirie de Markus Wolf, ancien patron de la Gestapo est-allemande. Le chef terroriste fustige sur deux pages de l'hédo mitterrandien la "justice de vainqueurs" qui l'a condamné. C'est le mot qu'utilisaient les nazis accusés à Nuremberg. Najman n'a rien remarqué.

GAG

 Universellement reconnu par la médiacratie comme LE superspécialiste de la Russie, le "sociologue-Alain-Touraine" livrait, une semaine avant les élections, ses pronostics fondés sur un sondage réalisé pour "Les Nouvelles de Moscou". Dans la liste des partis en présence, le grand vainqueur, le parti Libéral démocrate du "fasciste" Jirinovski, qui caracole en tête avec 25 % des suffrages, ne figurait même pas. Quant au parti eltsinien, qui obtient péniblement 10 % des voix, Touraine lui en promettait quatre fois plus.

GAG (BIS)

 Le grand jeu, dans les milieux "russo-logues", consiste depuis quelques jours à retrouver, dans la presse du lobby, les appréciations portées il y a six mois sur Eltsine, "tsar ivrogne, ennemi de la démocratie", et de les comparer avec les commentaires actuels sur Jirinovski. C'est mot pour mot le même discours désinformateur. Aujourd'hui, Eltsine est présenté comme "la seule chance de la démocratie"...

Autres nouvelles

L'avenir de l'économie française

Le débat autour du GATT, des délocalisations, de la politique agricole commune, des 32 heures masque trop souvent les vraies questions que soulève la mise en œuvre d'une politique économique dynamique : quels seront les créneaux porteurs et vendeurs des années à venir ? Où se situeront leurs marchés ? Comment pouvons-nous en promouvoir l'essor ?

Qui a retiré du barillet les douilles perdues ?

Parmi ces domaines d'innovation, on relève :

- l'informatique, la cybernétique avancée et les technologies de l' "ère du silicone" : micro-électronique, micromécanique (micromoteurs), microsystèmes (machines quantiques) avec leurs applications à l'outillage de très haute précision, la robotique, la médecine (microchirurgie, etc.), l'intelligence artificielle, les nanotechnologies, et la préparation de ce que les Japonais appellent "la percée à venir", c'est-à-dire le remplacement des semi-conducteurs par une nouvelle technologie ;

- les nouveaux matériaux fondés sur les techniques de l'infiniment petit : céramiques et terres rares, alliages, composés, néoplastiques (fullerene, par exemple) et plastiques

électroconducteurs, de même que les molécules organiques ;

- les supraconducteurs à haute température, avec leurs applications aux systèmes électromagnétiques, systèmes de transport (trains magnétiques comme le Maglev, navires à propulsion EM), les accélérateurs, le transport de l'électricité ;

- l'espace, les générations avancées du nucléaire, les biotechnologies et l'ingénierie génétique.

Sous réserve d'une restructuration qui privilégie ces activités à très forte valeur ajoutée, de tels créneaux engendreront d'importants profits nets dans l'économie et à l'exportation.

Qui a retiré du barillet les douilles perdues ?

A condition qu'elles consentent sans attendre de gros efforts de recherche, de développement, d'investissement et d'organisation, la France et l'Europe ne sont pas mal placées dans ces domaines.


Quant aux clients en puissance, ce sont les marchés asiatiques et sud américains.

La mise en exploitation, après les îles et les régions côtières (Japon, Corée, Hongkong, etc.), des vastes intérieurs (Chine, Inde...) représentent de formidables marchés de

plus en plus solvables. Il en va de même pour le Chili et l'Argentine.

Mais une telle politique impose le dégonflement rapide d'un Etat boursoufflé de fonctions dont le pouvoir régalien n'a que faire. Cela exige le sacrifice de nombreuses vaches sacrées, souvent baptisées par leurs bénéficiaires rentiers les "acquis sociaux".

Qui a retiré du barillet les douilles perdues ?

 Le désengagement de l'Etat est la condition première de toute réduction non seulement du déficit, mais encore des dépenses budgétaires. Il permet d'alléger considérablement la ponction fiscale et sociale.

Nul ne le conteste plus sérieusement : le reaganisme a eu du bon. L'Etat-providence, essayé et pratiqué pendant un demi-siècle, est un échec. Le Rapport Beveridge est tout aussi failli que le Manifeste communiste. Un colbertisme bien conçu ne consiste pas à surcharger l'Etat de toutes les tâches imaginables, mais à renforcer l'efficacité du tout.

Les surplus générés permettront le financement des millions d'emplois de services nécessaires aux immenses besoins sociaux : soins médicaux et para-médicaux, soins aux personnes âgées, protec-



tion de l'environnement et remaillage social.

Les prises en charge traditionnelles, les solidarités familiales et de voisinage, ont en effet été dissoutes par l'évolution économique et sociale. Toute grande évolution économique engendre de ces effets : elle démaille, elle déstructure, elle déconstruit les tissus sociaux qui étaient consubstantiels aux types de produits, de production et d'habitat caractéristiques de l'ancienne manière.

La France subit — comme les Etats-Unis, mais avec retard — le contrecoup de la fin des modes de production typiques de l'après-guerre et des "Trente Glorieuses" : les organisations industrielles sont "dégonflées", les effets de la révolution informatique et de nouveaux modes d'organisation aplatissent et dépeuplent les hiérarchies administratives, entraînant le chômage des cadres.

Il faut mettre un terme au passéisme qui imprègne le débat, comme le montre la mode soudaine et navrante des "32 heures"... Comme si le

partage du travail pouvait être autre chose qu'un expédient temporaire, socialement utile peut-être à court terme, mais économiquement ruineux !

Pour autant, cette restructuration n'est pas forcément fatale aux traditions.

Qui a retiré du barillet les douilles perdues ?

Ainsi, il ne manque pas de projets ambitieux de rénovation d'une activité agricole et d'un habitat rural pourtant frappés de plein fouet par le changement : agriculteurs à mi-temps, tourisme rural, fermes de santé, structures d'accueil à la campagne pour personnes âgées. Mais aussi "moléculture", production de molécules organiques à usage industriel (cf. Michel Leblanc, "L'Agriculteur, la putain et le député").

Dans un autre domaine, la formation et l'apprentissage, longtemps sabotés par stupidité syndicale, sont de nouveau à l'ordre du jour.

C'est là qu'il faut inves-

tir.

Voulons-nous devenir une pittoresque réserve visitée par les touristes qui s'intéresseront aux chefs-d'œuvres passés de notre culture et à nos mœurs si amusantes, croissant, béret et litre de rouge ?

Ou voulons-nous être des acteurs du jeu international dotés, en coopération avec nos partenaires européens qui font face aux mêmes dilemmes, d'une souveraineté d'autant plus réelle que son soubassement économique sera puissant ?

Le choix est entre nos mains.

Pascal CHANTRAINE *

Pascal Chantraine est le pseudonyme d'un consultant international dont les milieux politiques et économiques français ont pu découvrir récemment une note passionnante sur les moyens les plus propres à permettre à notre pays de tirer profit des nouvelles structures de l'économie mondiale. Il nous a fait l'amitié de nous autoriser à en publier l'un des extraits les plus significatifs.

L'AGENDA NATIONAL

L'agenda du Front national

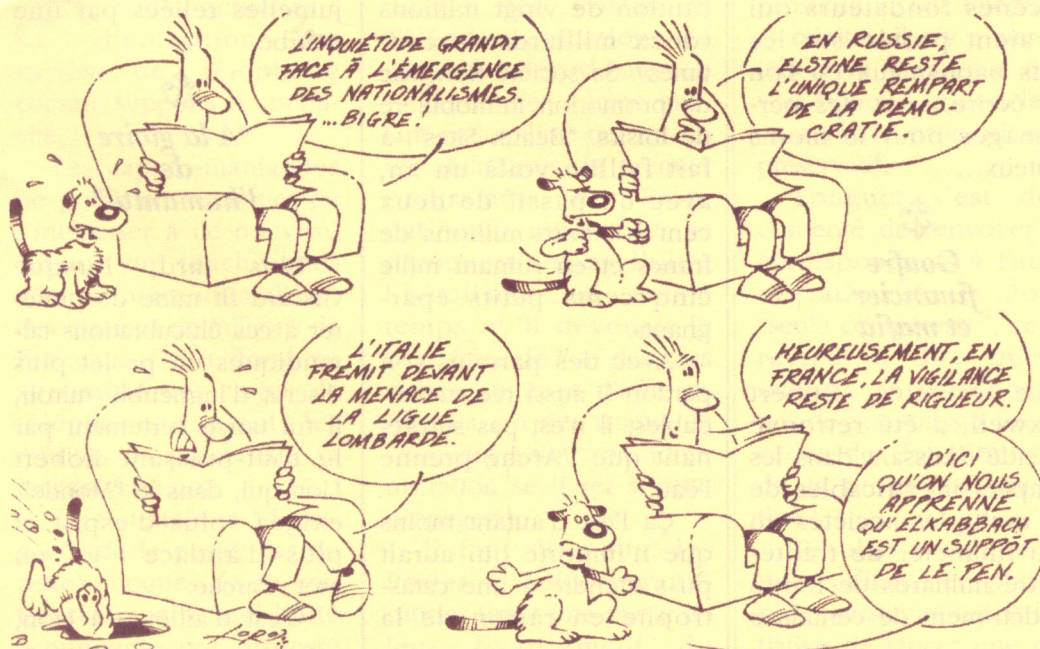
La troisième édition de cet irremplaçable auxiliaire de votre vie quotidienne vous sera adressée par la poste dès réception de votre commande. Vous y trouverez, outre la présentation par Jean-Marie Le Pen, tous les renseignements, à jour, qui vous sont nécessaires pour une meilleure connaissance du mouvement : services centraux, fédérations, cercles, élus, groupe parlementaire et conseils régionaux, publications du mouvement et médias amis.

NOM.....
Prénom.....
Adresse.....

Code postal.....
Ville.....
Je désire recevoir
exemplaire (s) de

l'AGENDA
NATIONAL 1994
au prix unitaire de 120 F
+ 20 F de frais de port
soit
..... x 140 F

**A retourner à
l'AGENDA
NATIONAL :
8 rue du
Général-Clergerie,
75116 PARIS**



Autres Nouvelles

La magie noire a-t-elle coulé l'Arche de la Défense

Tous
les mercredis
de 18 à 21 h
en direct.

Tous
les jeudis
de 2 à 5 h.
et
de 7 h.30
à 10 h.30
en rediffusion.

Sur
**Radio
Courtoisie :**
le Libre
Journal
de Serge
de Beketch

Paris : 95,6

Chartres : 104,5

Cherbourg : 87,8

Caen : 100,6

Le Havre : 101,1

Le Mans : 98,8

Radio-Courtoisie
La radio libre du
pays réel et de la
francophonie

61 bd Murat
75016 Paris
(46 51 00 85)

Depuis quelques jours, les informations les plus incroyables s'accumulent à propos de l'Arche de la Défense, dite "Arche de la Fraternité", dont, pour la quatrième fois en un mois, le conseil d'administration a été reporté sine die en raison de l'incroyable désordre financier découvert par l'Inspection générale de l'Administration et l'Inspection générale des Finances.

Non seulement cette fondation, dirigée par l'ancien ministre socialiste Claude Cheysson puis par l'ancien secrétaire général de l'ONU, Javier Perez de Cuellar, affiche un déficit de près d'un milliard de centimes pour la seule année 93, mais encore il apparaît que trois des six mécènes fondateurs qui l'avaient portée sur les fonts baptismaux (si l'on ose écrire) sont des personnages pour le moins douteux...


**Goufre
financier
et mafia**

Le premier, Robert Maxwell, a été retrouvé "suicidé", laissant dans les comptes inextricables de ses multiples sociétés un trou financier de trente-quatre milliards de francs au détriment de centaines

de milliers de petits retraités qui avaient confié leur avenir aux caisses de retraite gérées par sa société Bishopgate.

Le second, Yoshihisa Tabucchi, président de Nomura Securities, gigantesque négoce de titres japonais, a été démissionné après que l'on eut prouvé sa collusion avec la mafia nippone à laquelle sa société avait versé près de cent vingt millions de dollars.


**"Sous
la
bannière"**

Le troisième, Pierre Dehay, inculpé de diffusion de fausses nouvelles sur le marché boursier, a été laissé en liberté sous caution de vingt millions (deux milliards de centimes). Sa société française de promotion immobilière de loisirs, "Beaux Sites", a fait faillite voilà un an, avec un passif de deux cent soixante millions de francs et en ruinant mille cinq cents petits épargnants.


Avec des parrains (oh pardon !) aussi recommandables, il n'est pas surprenant que l'Arche prenne l'eau.

Ça l'est d'autant moins que n'importe qui aurait pu s'attendre à une catastrophe en raison de la

curieuse naissance de cette affaire.

C'est un tout petit et fort curieux bimestriel placé sous l'invocation de Sainte Jeanne d'Arc, "Sous la bannière" *, qui raconte l'histoire dans son numéro de juin 1993, dans le cadre d'une passionnante série d'articles sur l'architecture occulte de Paris.

L'auteur, D. Setzepfand, remarque d'abord que le site de la Défense semble curieusement voué aux arches puisque, dès 1929, l'architecte Robert Mallet-Stevens proposait d'y élever une double tour reliée par une arche. Le Corbusier devait d'ailleurs reprendre cette idée dans son propre projet et Li Pei, avant la Pyramide du Louvre, présenta en 1971 le projet de deux tours jumelles reliées par une courbe.


**"A la gloire
de
l'humanité"**

Plus tard, lorsque Giscard fit mine de préférer à ces élucubrations tal-mudiques un projet plus discret d'immeuble miroir, il fut tancé vertement par le tout-puissant Robert Lion qui, dans le "Monde", exigea "plus d'esprit et plus d'audace". En un mot : l'arche.

C'est d'ailleurs à Lion,



devenu directeur de cabinet de Pierre Mauroy, que Mitterrand confia en 1982 la présidence du jury qui finit par choisir un projet d'arche. Son auteur, le Danois von Spreckelsen, voulait élever "un arc de triomphe moderne à la gloire du triomphe de l'humanité" (sic).

"Comme il se doit, écrit Setzepfand, l'Arche est inaugurée, nous devrions plutôt dire activée, au sens magique du terme, par François Mitterrand le 14 juillet 1989, lors du sommet du "G 7".

Pour la circonstance, les sept chefs d'états et de gouvernements les plus

développés se réunirent au sommet de l'Arche autour d'une table ronde. Symbole extraordinaire !"

Détail significatif : la présence de sept maîtres est nécessaire pour l'ouverture des travaux d'une loge maçonnique.

Simplement, cette fois, l'expression maçonnique

"loge dûment couverte" ne concernait visiblement pas les dépenses de la fondation...

(* "Sous la bannière",
Les Guillots, 18260 VILLE-
GENON. Abonnement :
150 F par an.)

Les "terroristes" qui veulent sauver les bébés

Samedi 11 décembre 1993, sept membres de l'association "SOS TOUT PETITS", dont deux jeunes femmes, sont venus réciter le Rosaire en réparation des crimes d'avortement commis dans la clinique Ambroise Paré, 2 rue Léon Bloy 92340 à Bourg-la-Reine.

Elles ont aussitôt été interpellées.

Bien qu'elles se fussent cantonnées dans le sas du bloc opératoire, hors de la salle aseptique et qu'elles se fussent bornées à prier sans entreprendre aucune action violente ou même de simple opposition, ces sept personnes ont été arrêtées et emmenées en garde à vue avec une extrême brutalité par des policiers du commissariat d'Antony.

Sur ordre d'un magistrat instructeur, les policiers leur ont alors appliqué les règles de la garde à vue dans leur plus extrême rigueur. Entièrement déshabillées et fouillées à corps, elles ont alors été incarcérées dans des cellules sans lumière équipées d'un simple bat-flanc, sans paillasse ni couverture, après qu'on leur eut confisqué livres de prières,

chapelets, bagues et alliances, lunettes, lacets et ceintures.

Cette séquestration policière a duré dix heures, à l'issue desquelles elles ont été inculpées et convoquées devant la XXe chambre du tribunal correctionnel de Nanterre pour répondre d'infraction à la Loi Neiertz édictée le 20 janvier 93 pour protéger les avorteurs.

Porcs et télécommunications

Au nombre des modes actuelles : l'utilisation des cartes de téléphone comme supports de publicité.

Les capoto-maniaques ne pouvaient manquer de s'intéresser à ce nouveau support qui touche, sans aucune précaution d'âge, des dizaines de millions de Français. On a donc vu apparaître des cartes de téléphone vantant les mérites du préservatif et incitant à en user.

Des centaines "d'usagers" (de la poste, pas du reste) choqués de se voir imposer cette publicité répugnante ont protesté

auprès du ministre de tutelle des Postes et Télécommunications, le giscardien Gérard Longuet.

Ce dernier, ancien militant nationaliste qui fut un des rédacteurs du premier programme du Front national, avant de se reconverter dans l'ultra libéralisme en même temps qu'il devenait le beau-frère de l'un des plus riches hommes d'affaires français, n'a rien trouvé de choquant à voir son administration se livrer à cette propagande.

Il faut dire que, les Postes et Télécommunications tirant une partie de leur financement du

proxénétisme et de la prostitution par téléphone et minitel, il n'y a rien de tellement paradoxal à les voir boucler la boucle en assurant la promotion du préservatif.

Longuet s'est donc contenté de renvoyer ses correspondants à l'administration de la Poste, "seule compétente", ce qui revient à dire que le ministre en personne n'a pas de pouvoir sur les foudres des fonctionnaires de sa propre administration.

Résultat : scandalisée, une étudiante en philosophie parisienne a pris l'initiative de lancer une péti-

tion nationale contre le détournement des télécartes à l'usage de supports publicitaires pour les préservatifs.

En attendant un recours devant la justice.

Après le bide du mariage Renault-Volvo, Longuet devrait se méfier : il n'est décidément pas brillant dans les rôles d'entremetteur.

(On peut s'associer à
cette pétition en adres-
sant sa signature à
Stéphanie Auffray,
16 rue Vavin,
75006 PARIS.)



Maréchal, me voilà !

Je me suis souvent demandé : « Que se serait-il passé si Pétain n'avait pas signé l'armistice ? ». La réponse m'est toujours apparue évidente : en deux coups de cuillères à pot, les Allemands mettaient tout le monde d'accord de Dunkerque à Tamanrasset. Et alors là, les enfants, je ne vous raconte pas comment les choses auraient évolué. Pour les ceusses qui manqueraient d'imagination, j'énumère. Plus de zone libre, la France complètement démembrée, l'Afrique du Nord sous la botte. Je vous passe les détails des conséquences. Je dirais, en gros, que la guerre aurait sûrement duré un chouia plus longtemps et que son issue n'aurait pas été forcément la même. Voilà pourquoi aussi il me prend à penser qu'un bon nombre supplémentaire de convois spéciaux auraient pris le chemin des camps nazis. Vu que je suis moi-même né en Algérie en 1941, on comprendra aisément que je me sente concerné avec le nom que je porte ! Tout ça pour ne pas vous dire qu'en signant l'armistice, je considère que Pétain a vraisemblablement sauvé la mise à pas mal de monde en général et à quelques dizaines de milliers de juifs en particulier. Je dis « pour ne pas vous dire », parce que si je vous le disais je m'exposerais aux foudres de la loi qui interdit désormais de se poser ce genre de question, et d'y répondre, sous peine d'être condamné pour « apologie du crime de collaboration avec l'ennemi ». Ainsi que vient d'en décider la Cour de cassation en confirmant un arrêt condamnant les auteurs d'un encart publicitaire intitulé « Français vous avez la mémoire courte » dans lequel ils disaient sur le Maréchal ce que je ne vous ai pas dit. Un encart, soit non-dit en passant, publié par Le Monde que je ne savais pas révisionniste. Bref, désormais, on peut seulement saluer l'action de Pétain avant 40. Après, nib, sinon au trou. Va falloir que je me surveille pour de faire le distinguo entre le bon Maréchal et le mauvais Maréchal. C'est comme pour Carpentras : il y a le bon Carpentras, celui d'avant le 10 mai 1990 ; et le mauvais Carpentras. Celui d'après cette date, qu'il faut delenda.

JEAN-PIERRE COHEN

Autres nouvelles

Champagne pour tout le monde !

Les meilleures nouvelles de la décade sont l'invalidation de Bloch et de Lang, la levée d'immunité de Tapie et, surtout, la défaite de Stasi à la législative partielle d'Epernay.

Caricature des petits fonctionnaires politiques qui confisquent le pouvoir parlementaire au profit d'une caste grisâtre d'instits en rupture de tableaux noirs, Stasi, énarque sexagénaire éperdu de mondialisme, s'est surtout fait connaître par sa conception de l'immigration comme « une chance pour la France », par son souhait de voir se multiplier « des minarets de mosquée à côté des clochers sur la ligne de notre horizon », par son obsession à « chercher dans les structures africaines et islamiques d'autres modèles pour résoudre nos problèmes » et par son espérance en un « métissage culturel inévitable et souhaitable ».

Il n'est donc pas étonnant que les électeurs, confrontés jour après jour aux effets réels et pervers d'une immigration que rien ni personne ne par-

vient plus à contrôler, l'aient renvoyé à son rond de cuir et à ses rêves de minarets.

Mais sa défaite est surtout celle du « magistère moral » que prétendent imposer aux Français le lobby et ses larbins médiatiques et politiques.

Contre lui, Stasi n'avait personne, si ce n'est le candidat du Front national, Sylvain Gliozzo, et Philippe Martin, un brave vigneron. Bref, deux Franchouillards, même pas de quoi faire un petit village gaulois.

Mais c'était encore trop et le baronnet cosmopolite n'avait pas de mots assez durs pour fustiger les « discours simplistes » d'adversaires accusés de se « replier sur le terroir » et de manifester « rejet de l'autre et xénophobie ».

Pour lui, en revanche, Stasi avait l'énorme machinerie médiatique : presse écrite locale et nationale, radios, télévision, qui, pendant toute la campagne, n'ont donné la parole qu'à lui-même et à ses amis.

Pour lui encore, Stasi avait la caste politicienne tout entière unie dans la

défense de ses intérêts corporatistes.

Où irait-on, n'est-ce pas, si le premier boueux venu pouvait priver de son gagne-pain un technopoliticien formé dans les cabinets de Chaban, à l'école de Barre, selon le modèle giscard-méhaignerien, un démocrate social décoré du Prix de la LICRA, un membre fondateur de France Plus et, mieux encore : l'un des premiers à avoir « rejeté toute idée d'alliance avec le Front national » ?

Pendant toute la campagne, on n'a donc vu et entendu que ce héros et ses amis qui, de Chirac à Rocard, appelaient d'une seule voix à voter pour Stasi.

Ses adversaires étant traités comme des demeurés de nulle importance, voire comme de secrets adversaires de la démocratie.

Et l'incroyable s'est produit : à ce matraquage, à cette connivence, les électeurs champenois ont répondu par un coup de pied au cul.

Champagne pour tout le monde !

Le mercredi 24 novembre 1993, le Cercle Montherlant, par la volonté de son fondateur J-M. Blackman et de son bureau, honorait la mémoire du général Franco. Plus de cent personnes (de la politique et de l'aristocratie) avaient rapidement répondu à l'invitation de venir entendre le brillant historien Jean-François Chiappe qui traita du « Généralissime Franco devant l'Histoire ». L'assemblée unanime devait suivre le conférencier

lorsqu'il présenta le Caudillo comme un Croisé de la chrétienté et de l'Occident. La duchesse de Franco (fille unique de l'ancien chef de l'Etat espagnol) avait fait le déplacement de Madrid pour honorer de sa présence la soirée qui se déroulait à la résidence « Maxim's-Cardin ». Elle était accompagnée de sa fille Carmen, Madame Jean-Marie Rossi (mère du Prince Louis-Alphonse). Peu d'échos en France, mais... grand bruit à Madrid !

Et c'est ainsi...

par ADG

Faut-il encore parler du désert de Nullarbor puisque je l'ai traversé sans ressentir autre chose qu'une grande soif, heureusement étanchée par de nombreuses canettes de "Foster's", la plus populaire des bières australiennes. En réalité, c'est nous qui fabriquons les déserts et ils ne sont dans la tête de l'homme qu'un long chant lancinant qu'il psalmodie pour ne pas perdre ses repères. Dans le wagon fumoir de l' "Indian Pacific" qui allait son chemin ferré dans la nuit — autre désert autrement plus renouvelé — nous avons engagé la conversation avec un aborigène encore assez gras et qui alternait l'absorption de "Cuba-Libre" (rhum-Coca) avec celle de "Daught" (une autre bière locale). Il ne savait rien ou ne voulut rien nous dire des "songlines" et dans son regard noyé de houblon brassé ne passait que l'ombre d'une grande hébétude las-sée. Il avait perdu la piste coutumière et, cependant que j'entendais siffler le train, il sifflait les bières à la file avec la volonté de plonger dans un autre désert, celui de l'ivresse.

Le lendemain, le désert était encore là mais pas l'aborigène. Je me demandai s'il n'avait pas été enlevé par le grand père de tous les kangourous mais, à la faveur d'une halte à Cook, je le vis errer sur la voie, sa chemise aérée aux aisselles sortie de son pantalon, les yeux rouges d'insomnie. Je voulais au moins lui demander son nom pour l'inscrire sur mon carnet, mais il ne me reconnaissait pas. Pourtant, toute la nuit, jusqu'à un arrêt fantomatique à Kalgoorlie, il m'avait parlé en me prenant pour un Italien parce que j'avais évoqué la Tour Eiffel et qu'apparemment, en fait de tour, il ne connaissait que celle de Pise (il joignait ses mains pour en figurer, tendrement, l'inclinaison et me demandait si nous nous déplaçons d'ordinaire en gondole).

Il ne revint plus au wagon bar-fumoir. Était-ce la tristesse de sa

D'AUTRALIE : FAUX MAGE OU DESERT



— *Sifflement
du train*
— *Et de
l'aborigène*
— *Incidence
de l'abbé Pierre*
— *Grandeur
consécutive
du voyage.*



petite fille aux grands yeux mornes et au ticheurte troué, la désapprobation glacée des Australiens blancs, qui s'était d'ailleurs étendue à nous (l'un d'eux, un vieux colonial en short qui ressemblait de façon troublante à feu Tixier-Vignancourt, me demanda même si j'étais allemand, sans doute à cause de la croix basque dextrogyre offerte par Joseph Grec, que je portais sur mon gilet et qu'il avait prise pour une croix gammée ; décidément, de l'Italie à l'Allemagne, j'étais en plein dans l'Axe) ou bien tout certainement qu'il n'avait plus d'argent pour boire.

C'est à ce moment-là, dans la minuscule gare de Cook, au terme de la longue ligne droite de Nullarbor, que Pierre Durand, mon compagnon de voyage avec qui nous avions joué de la topette plus que de raison, me

cita ce mot inquiétant de Cocteau : "La tradition est une statue qui marche". Et, distinctement, oui distinctement, je vis s'élever dans le ciel caniculaire l'imposant totem du grand père de tous les kangourous. Pendant ce temps, vous étiez dans le froid et l'abbé Pierre, grand père de tous les emmerdeurs, n'allait pas tarder à m'apparaître dans ma chambre d'hôtel d'Adelaïde, par un de ces dimanches anglais qui se perpétuent jusqu'aux antipodes. Rien de fripon dans cet abbé-là. Il transpire la férocité d'être charitable.

Voilà les choses bien imbriquées dans les choses, mais il y a mieux. A Gundagai, alors que nous avions quitté le train et que nous nous apprêtions presque à terminer un long périple de deux mille kilomètres en automobile, nous nous sommes arrêtés dans un motel au nom qui nous inspira : "Poets recall", une halte de brousse où chaque chambre est placée sous l'égide d'un poète anglo-saxon, à l'exception notable de Michel de Notre-Dame. M'échut celle de Thackeray (William, *Makepiece* 1811-1864) avec ce texte gravé sur la porte :

*Ah, vanitas vanitatum !
Which of us is happy in this world ?
Which of us has his desire ?
Or, having It, is satisfied ?
Come, children,
Let us shut up the box of puppets
For our play is played out" (1).
Autrement dit : nous n'irons plus
au bois.*

**Mais c'est ainsi que le voyage
est grand.**

*(1) Oh, vanité des vanités !
Qui de nous connaît le bonheur en
ce monde ?
Qui de nous voit assouvir ses
désirs ?
Et qui, l'ayant vu, en tire satiété ?
Viens, enfant,
Fermons le théâtre de marion-
nettes
Car la pièce est jouée.*

Dieu ou César

par Jacques Houbart

Tiens, voilà du Bouddha !

Les intellectuels marxistes qui sont au pouvoir dans nos sociétés — les “agités du bocal”, pour reprendre une expression de Céline destinée à Sartre — sont actuellement en proie au mouvement brownien le plus frénétique. En effet, leur doctrine, fondée sur les rapports de force et les affrontements économiques, a éclaté comme une baudruche et l'on découvre que la vie économique elle-même, de la PMI à l'Etat, exige l'action de l'esprit et, sans âme, dépérit. Ces mandarins et plumitifs de tout poil qui, depuis Marx, proclament que la religion est l'opium du peuple et, depuis tant d'années, chantent dans les manifs qu'“Il n'est pas de sauveur suprême, ni Dieu, ni César ni tribun”, éprouvent soudain une sorte de manque. Il y a du vide dans le microcosme et l'être leur glisse entre les doigts.

Au supermarché des doctrines...

Mais ces gens ont de la ressource : eux qui étouffent les écoles chrétiennes et n'ont utilisé l'Islam que pour abattre Israël et asservir le Liban, soudain lancent la mode de Gautama Bouddha, ascète qui vivait à la frontière indo-népalaise à l'époque de Socrate.

Dans une émission de TF1, Anne Sinclair-Strauss-Kahn et le cinéaste marxiste Bernardo Bertolucci ont combiné un tête-à-tête complice pour nous expliquer que, finalement, au supermarché des doctrines, le bouddhisme a certains attraits et que l'auteur italien a créé “Little Bouddha” pour amorcer le virage. En effet, le bouddhisme est plein de “compassion”, à ce qu'on dit, et surtout il passe pour avoir situé

l'homme au centre de l'univers. Autant dire qu'il confirme après coup la mort de Dieu et que la transcendance peut aller se faire voir.

Le calcul mérite un zéro pointé. En effet, les grands courants religieux de l'histoire sont caractérisés par un vecteur commun, le vecteur moniste, qui rend compte de l'expérience mystique. En soi, l'homme ne se complaît pas dans l'ego, mais rejoint l'Etre, Dieu. Le christianisme, c'est aussi l'ECCE HOMO, et la rencontre du prochain est celle du Christ. Quand le bouddhisme est introduit en Chine vers l'an 65 de notre ère par deux moines indiens, la religion du peuple chinois était dominée par un courant syncrétiste issu du taoïsme et du confucianisme, eux-mêmes tributaires de l'enseignement du plus ancien Livre connu de l'humanité, le Yi King — ou Livre des Transformations — qui parviendra en Europe au XVII^e siècle grâce aux rapports de jésuites vivant à la cour de Pékin. La dialectique du système binaire yin-yang retiendra alors l'attention de Leibniz, auteur d'une numération basée sur l'usage exclusif des deux chiffres 1 et 0.

Or, comme l'explique Mircea Eliade, dans l'“Histoire des croyances et des idées religieuses” (T. 2, Payot), cette métaphysique chinoise de l'Etre unique qui s'exprime par la dialectique des contraires s'est développée à partir de la dynastie des Chang (-1751 - -1028) et nous révèle la prééminence du Dieu suprême Ti (Seigneur) ou Chang Ti (Seigneur d'en Haut) qui commande la Nature et l'Etat.

Seuls les ancêtres du Roi peuvent communiquer avec Ti et le Roi seul peut communiquer avec ses ancêtres, “car le Roi est l'homme unique”.

Sous la dynastie suivante, la plus longue de l'histoire de la Chine, celle des Tcheou (-1028 - -256), cette pen-

sée philosophique atteint son sommet, notamment avec le taoïsme et le confucianisme. Comme l'écrit Mircea Eliade, “dans la Chine antique, toutes les tendances de la pensée religieuse avaient en commun un certain nombre d'idées fondamentales...”

En premier lieu la notion du tao en tant que principe et source du réel, l'idée des alternances régies par le rythme yin-yang, et la théorie de l'analogie entre le macrocosme et le microcosme”.

Un nouveau syncrétisme

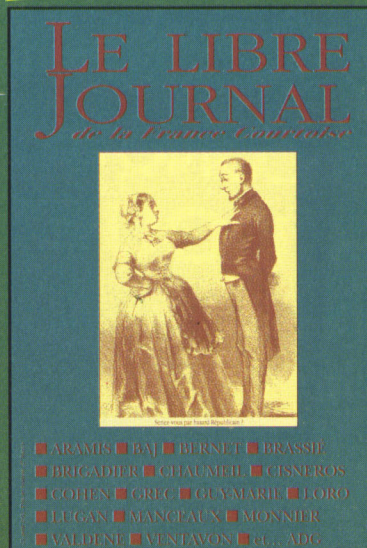
Cet humanisme spiritualiste par lequel l'homme s'affirme comme médiateur de l'Etre unique va donc s'ouvrir naturellement au bouddhisme au début de notre ère et un nouveau syncrétisme apparaît — le bouddhisme Ch'an en Chine et Zen au Japon.

Bien avant Gautama Bouddha, pour le maître védantin Gautapada, il n'existait qu'un seul Etre, Brahman, et lorsque le sage, par une méditation de type yoga, le saisit au fond de soi, “il se réveille”. Le sage bouddhiste aussi devient buddha, l'Eveillé.

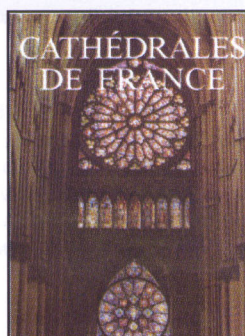
Mais pourquoi les petits marxistes d'aujourd'hui ont-ils besoin de l'extrême détour d'Orient s'ils sont en quête de Dieu ? Un des plus grands mystiques chrétiens, Maître Eckhart, déclare dans ses “Sermons” : “Où je suis, là est Dieu, cela est la pure vérité. L'homme est en vérité Dieu et Dieu est en vérité l'homme. L'âme (après sa délivrance) a perdu son nom dans l'unité de l'essence divine...”

Mais cette délivrance échappe absolument aux caméras de Bouygues-TF1.

POUR LES ETRENNES OFFREZ L'ABONNEMENT CADEAU AU "LIBRE JOURNAL"

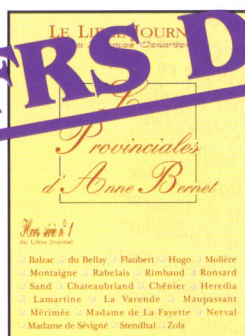


■ **Un somptueux ouvrage de civilisation : Les cathédrales de France par Zoé Oldenbourg**
Grand format 350 pages magnifiquement illustrées



320 Frs

■ **Le recueil des portraits des écrivains français par Anne Bernet**



45 Frs

■ **La collection complète des numéros du "Libre Journal" parus à ce jour, soit 21 numéros à 27 Frs**

567 Frs

■ **PLUS UN AN D'ABONNEMENT**

600 Frs

Emballage et port	50 F
PRIX TOTAL	1582 F
PRIX SPECIAL COLIS D'ETRENNES DU LIBRE JOURNAL	850 F
Soit une économie de	732 F

Oui je commande le colis étrenne du "Libre Journal". Veuillez l'expédier à l'adresse précédente.

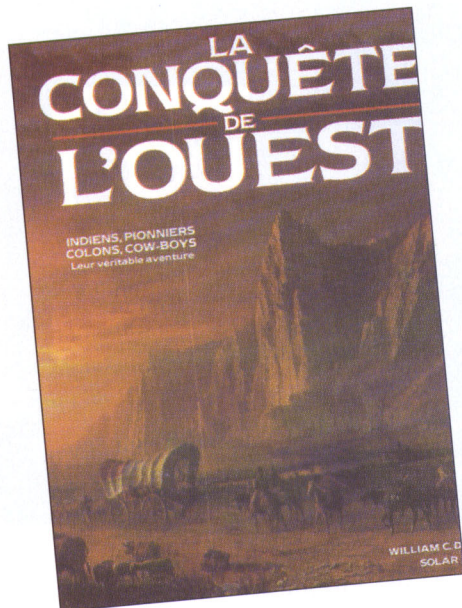
☐ Je joins à cette commande le paiement en totalité soit **850 Frs** à l'ordre de **SDB**, 68 rue David d'Angers 75019 Paris.

☐ Je préfère payer en 3 mensualités et je règle donc aujourd'hui 350 Francs. Je paierai le solde en 2 mensualités de 250 francs chacune.

Nom : Prénom :
Adresse :
Ville : Code postal :

LA BOUTIQUE DE NOËL

Toute la beauté du monde est



Par William C. Davis.

1. Le livre d'images de ce qui fut l'épopée la plus grandiose du XX^{ème} siècle avec son cortège de gloire et de douleurs. Ce livre est sans doute l'un des derniers à paraître sur la question et qui ne soit pas soumis à la règle du "politically correct". Les photos sont admirables.

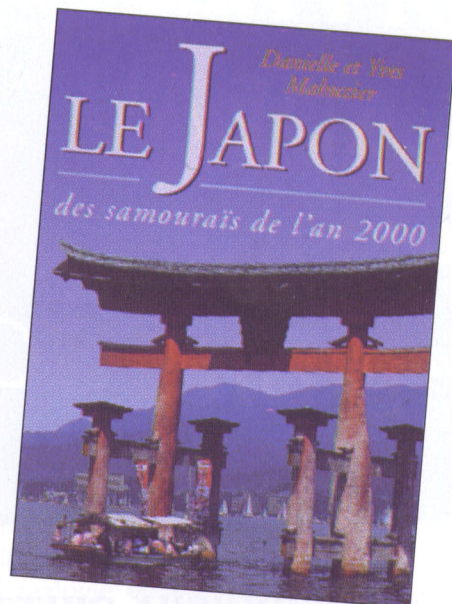
240 F



Par Adrienne Kessel.

2. Pour le quarante cinquième anniversaire de sa naissance, le livre d'or de la plus française des voitures "populaires". Les guillemets s'imposent puisqu'au regard du salaire horaire minimum garanti, la "deux pattes" coûterait aujourd'hui cent mille francs.

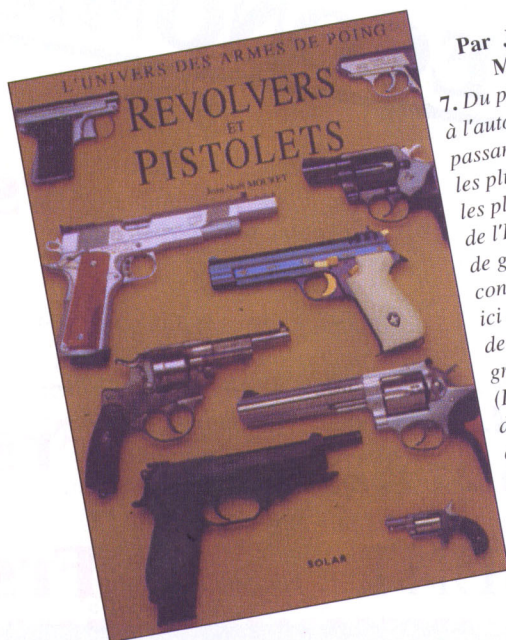
170 F



Par Danielle et Yves Mahuzier.

3. On ne présente plus les Mahuzier. Compagnons du Tour du Monde. Le livre a la qualité des chefs d'œuvre d'artisans. Photos admirables et textes parfaits.

150 F



Par Jean Noël Mouret.

7. Du pistolet à silex à l'automatique en passant par le colt, les plus célèbres et les plus belles armes de l'Histoire. L'idée de génie de l'auteur consiste à présenter ici des chefs d'œuvre de l'armurerie en grandeur nature. (Du même auteur, dans la même collection et au même prix : "L'univers des couteaux").

200 F

Par Jay Harrison.
8. En très grand format, un somptueux hommage à une star qui, trente ans après sa mort, reste un mythe. Le texte est à la fois tendre, beau et intelligent et certaines des deux cent trente photographies, magnifiées par le format du livre sont extraordinaires.

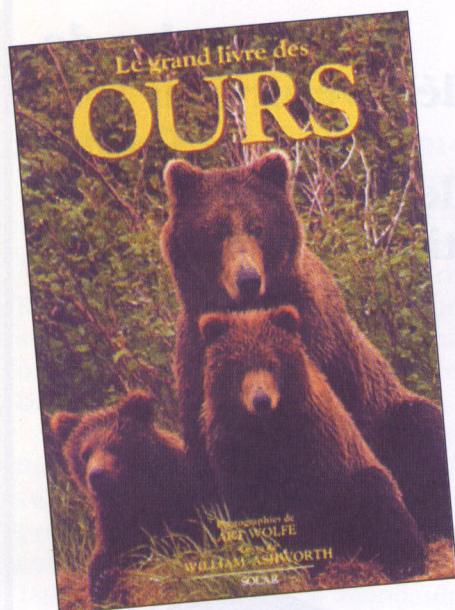
170 F



Commandez le livre de votre choix
Cochez le N° et adressez un chèque
du montant correspondant + 30 F de port
à **SDB** 68 rue David d'Angers 75019 Paris

DU "LIBRE JOURNAL"

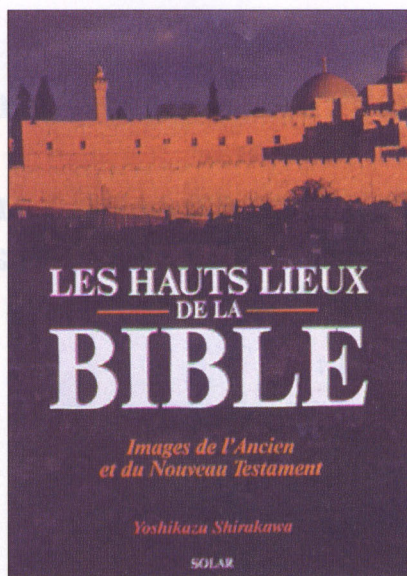
en dix livres pour les étrennes



Par Art Wolfe et William Ashworth.

4. L'ours est sans doute avec le loup, l'un des mammifères sauvages les plus fascinants pour l'homme. Sans doute, justement, parce que ce dernier n'est jamais vraiment parvenu à apprivoiser l'un et l'autre. Deux spécialistes leur consacrent une étude savante.

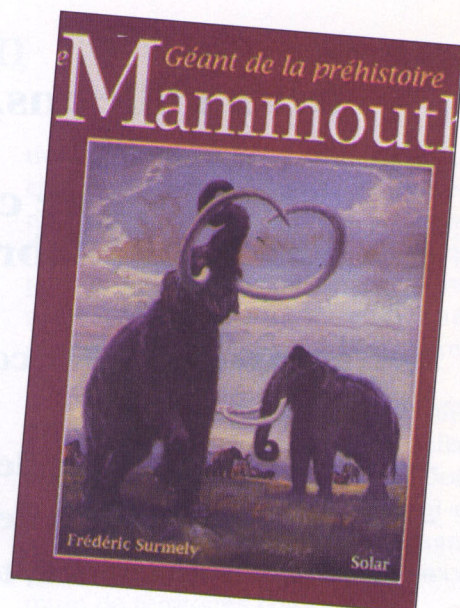
170 F



Par Yoshikazu Shirakawa.

5. Par l'un des plus grands photographes japonais, cent cinquante admirables photos des sites bibliques illustrent les versets correspondants. Un livre rayonnant de beauté et pètri de la foi vibrante de son auteur.

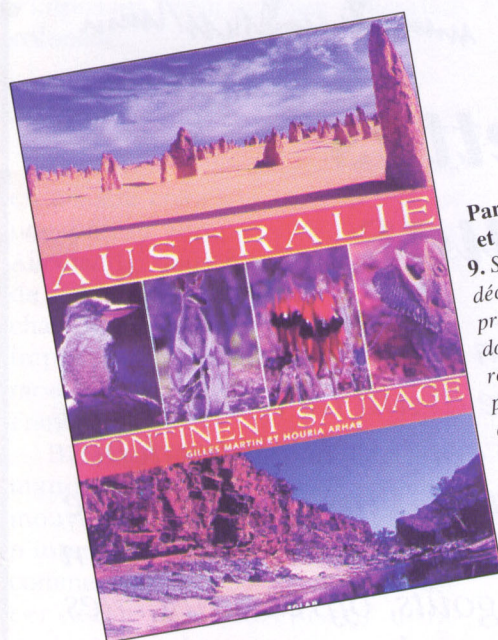
220 F



Par Frédéric Surmely.

6. Pour changer un peu des "jurasseries", un voyage au pays de géants préhistoriques autrement plus sympathiques que les dinosaures : les mamouths. Ce beau livre d'une haute tenue scientifique convient cependant aux jeunes lecteurs par sa qualité et ses illustrations.

160 F



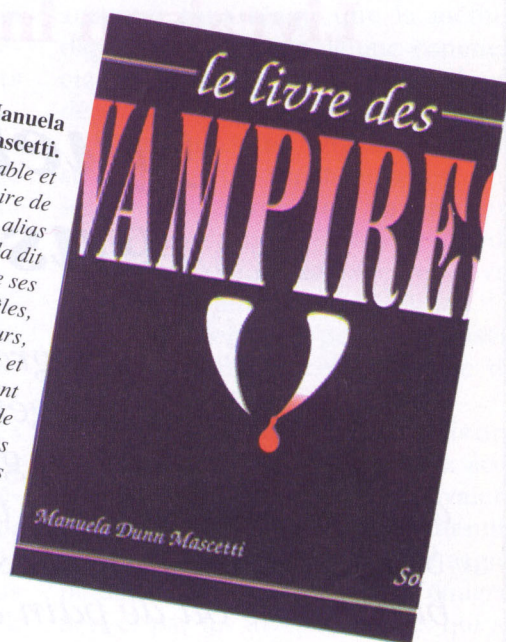
Par Gilles Martin et Houria Arhab.

9. Si vous voulez découvrir à moindre prix les merveilles dont ADG s'empile le regard sur place, précipitez-vous sur cet étonnant livre d'images qui semblent jaillies de l'imagination d'un peintre fou..

160 F

Par Manuela Dunn Mascetti.
10. La véritable et horifique histoire de Vlad Tepes alias Dracula dit l'empaleur, de ses modèles, prédécesseurs, émules, imitateurs et chroniqueurs. Sont jointes de nombreuses recettes propres à tenir les vampires à l'écart, voire à les supprimer.

150 F



BON DE COMMANDE

- | | |
|----------------------------|-----------------------------|
| <input type="checkbox"/> 1 | <input type="checkbox"/> 2 |
| <input type="checkbox"/> 3 | <input type="checkbox"/> 4 |
| <input type="checkbox"/> 5 | <input type="checkbox"/> 6 |
| <input type="checkbox"/> 7 | <input type="checkbox"/> 8 |
| <input type="checkbox"/> 9 | <input type="checkbox"/> 10 |

Nom :

Prénom :

adresse :

Je joins un chèque de frs :

**RECOMMANDÉ PAR LE
LIBRE JOURNAL**

Il y a plus de
deux mille ans, les romains faisaient déjà venir leur foie
gras de Gaule.

Profitez de cette offre exceptionnelle : un foie gras de
grande qualité fabriqué dans la pure tradition périgourdine.

Notre panier en osier contient :

- 2 blocs de foie gras de canard, boîte de 200 g.
- 2 blocs de foie gras de canard, boîte de 130 g.
- 1 rillettes de canard, terrine de 180 g.

Le panier : 335 F
franco de port
Livraison immédiate



Quelques recettes gastronomiques

Le foie gras se sert "frappé" et non "glacé".

Sortez-le du réfrigérateur un quart d'heure avant de le servir.

*Otez délicatement la graisse qui est autour et coupez-le en tranches
avec un couteau dont vous aurez trempé la lame dans l'eau chaude.*

*Servez-le sur un lit de salade non assaisonnée, accompagné de pain
blanc frais ou de pain de campagne selon les goûts, offrez sauternes,
jurançon moelleux, gewurstraminer, tokay ou champagne brut.*



BON DE COMMANDE

à retourner : Société Arzur 6 rue Haute 29 600 Morlaix

Nom : Prénom :

adresse : Code Postal

Ville :

L'Histoire à l'endroit

par Bernard Lugan

En trente ans, de 1884 à 1914, l'Allemagne constitua et perdit son empire africain. A la déclaration de guerre du mois d'août 1914, le drapeau du Reich flottait au Togo, au Cameroun, au Sud-Ouest africain et en Afrique orientale (Tanganyka, Ruanda et Urundi).

Jusqu'en 1884, les priorités allemandes furent européennes. Avant 1870, afin de réaliser l'unité ; après la proclamation de l'Empire, afin de consolider ce dernier. A partir de 1890, année où Bismarck abandonna la chancellerie, l'Allemagne chercha à combler son retard sur les grandes puissances coloniales. Tournant alors résolument le dos aux principes bismarckiens en ce domaine, elle bouscula le jeu diplomatique, provoquant des tensions à la faveur desquelles elle réussit à élargir son domaine, s'imposant enfin comme puissance coloniale.

La première doctrine de Bismarck en matière coloniale fut résumée par une phrase abrupte : "Nous autres, Allemands, nous n'avons pas besoin de colonies." Cette affirmation tranchait singulièrement avec la volonté impérialiste manifestée au même moment en Grande-Bretagne et en France.

Bismarck pensait que l'Etat allemand devait se tenir à l'écart du mouvement colonial mais que rien n'interdisait cependant aux firmes commerciales germaniques de se lancer dans des entreprises ultramarines.

En 1868, avant la réalisation de l'unité allemande, quand des négociants d'Allemagne du Nord avaient proposé au roi de Prusse d'acquérir des territoires libres en Afrique orientale et dans l'actuel Mozambique, la réponse de Bismarck, alors chancelier de Prusse, avait été nette :

"Je pense que la Confédération

BISMARCK ET L'AFRIQUE

ne doit pas s'engager dans des entreprises coloniales, celles-ci devant être l'œuvre exclusivement de l'initiative privée." (Lettre du 9 janvier 1868 au ministre de la Marine, Roon.)

Après 1871, Bismarck suivit la même ligne politique : pour lui, la constitution d'un empire colonial présentait trois inconvénients principaux :

1 - celui d'affaiblir l'Allemagne en détournant vers l'Afrique une partie des énergies nationales au moment où le Reich avait, en Europe même, besoin de tous ses fils ;

2 - celui de gaspiller les ressources de l'Etat ou même des particuliers dans une entreprise au devenir douteux ;

3 - celui, enfin, de créer des conflits diplomatiques avec la France et la Grande-Bretagne qui considéraient le continent noir comme leur chasse gardée.

Allant plus loin qu'un simple refus d'engagement outre-mer, Bismarck définit la doctrine qui sera celle de l'Allemagne durant une douzaine d'années. Elle tient en trois points principaux :

1 - Le gouvernement allemand n'a pas pour objectif de planter son drapeau sur une poussière de possessions dispersées et indéfendables.

2 - L'Allemagne annonce officiellement qu'elle ne nourrit aucune ambi-

tion territoriale coloniale. Dans ces conditions, les puissances concernées ne doivent pas voir dans les dynamiques commerçantes allemands, qui parcourent les Afriques déjà partagées, les représentants d'un quelconque impérialisme colonial germanique.

3 - En revanche, l'Allemagne affirme que son seul objectif impérialiste est d'ordre commercial ; il est donc d'une tout autre nature que celui de la France ou de la Grande-Bretagne, qui cherchent à acquérir un maximum de territoires coloniaux.

La position de Bismarck n'était ni viable, ni réaliste car ces deux dernières puissances, qui subissaient des contraintes de souveraineté dans leurs empires respectifs, ne pouvaient accepter sans réagir que la méthodique et agressive politique commerciale allemande s'y exerce à leurs dépens.

C'était, en effet, grâce aux infrastructures, aux fonctionnaires, aux soldats britanniques ou français que les commerçants de Brême ou de Hambourg pouvaient créer et développer leurs affaires.

Ils n'allaient pas pouvoir conserver éternellement cette attitude de "profiteurs".

A cette opposition extérieure s'ajouta bientôt celle des milieux économiques allemands qui trouvaient des échos de plus en plus attentifs quand ils affirmaient que l'Allemagne perdait de sa substance par l'émigration et par les investissements qui se faisaient ailleurs que dans des territoires allemands. En 1878 déjà, un journaliste avait écrit : "Il s'agit de savoir si l'Allemagne va se décider à faire autre chose en Afrique que d'y envoyer des missions scientifiques et d'y semer les ossements de ses explorateurs (...)".

(à suivre)

Le conte de Noël

par Jacques Douyau

"L'Eternité d'Edmonde Wurth"

La grande dame de la République, celle que la presse unanime appelait "la conscience du Gouvernement", allait mourir. Gisant dans le silence et la pénombre de sa chambre, elle en était certaine : elle allait mourir.

Le malaise l'avait saisie à la Chambre alors qu'elle regagnait le banc du Gouvernement, après avoir vertement répondu à l'interpellation d'un foutriquet de l'opposition qui voulait se faire une réputation. Elle l'avait mouché avec cette autorité acerbe de directrice d'école dont elle était coutumière. "Edmonde, soufflaient avec effroi ses adversaires et ses collaborateurs, c'est Margaret Thatcher plus Golda Meir : le despotisme politique multiplié par la tyrannie maternelle orientale".

Un vertige soudain l'avait fait vaciller sur ses courtes jambes aux chevilles épaisses, alors que l'hémicycle retentissait d'applaudissements et de rires et que l'infortuné parlementaire, pulvérisé, se recroquevillait sur son siège. Elle avait eu juste le temps de se

laisser tomber à sa place, cependant que tout tournait autour d'elle : le perchoir, où se carrait la massive silhouette du président, les travées, les loges et les huissiers.

Elle devait être livide, car le Premier ministre, assis à sa droite, avait penché vers elle, avec sollicitude, son onctueuse face poupine et avait soufflé : "Ça ne va pas, chère amie ?..."

Non, ça n'allait pas. Une sueur gluante lui glaçait le front et le dos, cependant qu'une douleur fulgurante lui déchirait la poitrine et s'irradiait jusqu'à l'extrémité de son bras gauche. Elle avait voulu répondre : "Ce n'est rien... juste un vertige...", mais elle n'avait pu émettre qu'un bredouillement pâteux. D'un seul coup, sa tête, casquée du chignon noir qui faisait la joie des caricaturistes, avait piqué, front en avant, sur le pupitre, si rudement que le bois avait résonné sous le choc

La douleur avait disparu dès la première piqûre administrée par le professeur Kreisberger, illustre

cardiologue. Belle âme et incontournable figure de la gauche humanitaire et médiatique. Le grand patron penché sur elle avait murmuré en lui étreignant la main : "Soyez calme, madame le ministre d'Etat... maintenant, tout ira bien".

Comme elle flottait dans un étrange état d'a-pesanteur, le célèbre professeur lui apparut lévitant lui-même au-dessus du lit. L'idée irrespectueuse lui vint qu'il était fatal que, tôt ou tard, le professeur Kreisberger flottât dans les airs, tant il était creux et sonore. Elle ferma les yeux pour ne plus voir le visage au sourire menteur. Dans le pays, l'émotion était considérable. Le monde politico-médiatique alternait les déclarations émues, venues de tous bords, et les flashes d'information. Une armada de journalistes et de caméras de télévision avait jeté l'ancre sur le trottoir devant l'hôtel particulier. L'inévitable professeur Kreisberger, invité sur toutes les chaînes, avait livré, tour à tour, son inquiétude, son espérance et le fond saignant de son cœur innombrable.

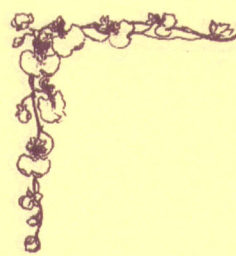
Depuis vingt ans et plus, Edmonde tenait la tête dans les sondages de popularité. Cette "image positive" avait survécu à tous les changements de régimes, à toutes les majorités et cohabitations. Le pouvoir, quel qu'il fût, la respectait. Les ministres la redoutaient. Les successifs présidents de la République lui avaient manifesté de prudents égards. Incarnation de "la conscience européenne", cinq fois ministre, sans cesse réélue à la députation, faisant et défaisant les carrières dans le secret de son salon, Edmonde était une puissance solitaire et jalouse que nul ne pouvait négliger.

Cette situation singulière, ce pouvoir, cette popularité inoxydable, elle les devait à la Loi qui portait son nom : la loi Wurth. Cette loi, présentée et défendue par elle au Parlement, et finalement votée après un long et passionné affrontement, avait légalisé l'IVG (l'interruption volontaire de grossesse), c'est-à-dire rendu légal l'avortement, depuis toujours défini comme un crime



du Libre Journal





Le conte de Noël

et puni comme tel. Du jour au lendemain, Edmonde Wurth était devenue une figure emblématique et héroïque aux yeux de millions de femmes et d'hommes. Elle incarnait la victoire des Lumières contre l'Obscurantisme, la libération de la Femme millénairement asservie à sa fonction de reproductrice. Elle fut celle qui avait brisé les barreaux de l' ancestrale prison où Eve gémissait, soumise au bon plaisir du maître avant d'accoucher dans la douleur. Edmonde vengeait l'innombrable foule anonyme des parturientes ensanglantées, des fillettes violentées, des serves engrossées, des ouvrières livrées à la luxure des patrons, des bourgeoises contraintes, par la loi de Mâles, à porter l'héritier. Il était fatal que, par la force de cette loi, un immense bouleversement moral s'ensuivît. La fécondité, dite, depuis les origines, "de bénédiction", devient une malédiction. La grossesse, cessant d'être la gloire et l'accomplissement de la femme, fut, juridiquement et administrativement, assimilée à une maladie puisque l'acte chirurgical qui y mettait fin était remboursé par

la Sécurité sociale qui veille aux frais de santé. Du coup, le fœtus devint un agent pathogène, un "agresseur" qu'il fallait combattre et éliminer, ou, au mieux, un simple amas de cellules dont les femmes pouvaient se débarrasser licitement. Les féministes américaines, théoriciennes du fameux "politically correct", définirent la femme enceinte comme "parasitically oppressed" (parasitairement opprimée).

Une notion juridique et éthique jusqu'alors inconnue apparut : celle de "désirabilité", qui donnait à la seule femme le pouvoir exorbitant de décider, souverainement, par l'effet de son seul désir, si ce qu'elle portait dans son ventre était une personne humaine, unique, irremplaçable et sacrée, ou une simple excroissance, un "parasite opprimant", une sorte de tumeur qu'elle pouvait faire "opérer" gratuitement.

L'unanime célébration du vote de cette loi historique avait transformé Edmonde en personnage "incontournable", comme on dit dorénavant. Agent glorieux des lois de mouvement de l'Histoire, elle s'était hissée

à des hauteurs telles que nul ne pouvait, désormais, s'en prendre à elle. La loi Wurth l'enveloppait et la protégeait comme le palladium rendait Athéna invulnérable. Respectée, redoutée, entourée d'égards et accablée de sollicitations, Edmonde, toujours sanglée dans ses éternels tailleurs Chanel, massive, le chignon impeccable, la parole brève et dardant le terrible regard de ses yeux verts et froids, avait traversé, impavide, tous les bouleversements des deux Républiques.


La mort, elle y avait songé comme tout le monde. Sa génération avait été contrainte de beaucoup la fréquenter. Résistante — et pas pour rire — elle l'avait vue à l'œuvre de près. Elle connaissait l'odeur des cadavres, l'image des villes en ruines, des corps entassés dans les fosses communes et le bruit des salves au petit matin. Oui, la mort, elle connaissait. Mais, comme tous les survivants, elle en avait masqué la face osseuse et l'avait occultée par l'action et l'exercice du pouvoir. Et voici que la mort, si longtemps écartée, rôdait autour d'elle, que la camarade oubliée s'approchait, dans la pénombre.

Edmonde n'avait pas peur. Elle avait toujours été ferme de caractère. Jamais elle n'avait fui l'épreuve, ni détourné le regard devant l'adversaire et l'adversité. Quand la douleur revint et la poignarda de nouveau, en plein cœur, elle ne cria, ni n'appela. Elle tenta de respirer un grand coup, mais ne put. L'air lui manquait. La pénombre s'épaississait autour d'elle et devint nuit noire. Elle s'entendit expirer, deux fois, et, avec son dernier souffle, elle sortit de son corps.

Et voici que, comme l'ont raconté tant d'hommes et de femmes qui ont vécu, elle se sentit avec surprise s'élever hors du cadavre étendu sur le lit. Flottant au plafond, elle vit avec étonnement le professeur Kreisberger et l'infirmière s'agiter autour de son enveloppe inerte et lui injecter elle ne savait quoi dans la veine du bras. Ensuite, avec cette ironie teintée de tendresse qu'elle lui manifestait depuis trente ans, elle découvrit son mari, Nicolas Wurth, tout pataud, qui se dandinait derrière eux. Haut fonctionnaire et époux docile, l'excellent Nicolas contemplait son corps immobile et



du Libre Journal



les larmes ruisselaient sur sa bonne face désolée.

Soudain, elle ne sut pourquoi, elle quitta la chambre et, s'élevant brusquement, fut aspirée dans un long, ténébreux et interminable tunnel. Elle s'y engouffra, toujours plus vite. Le temps lui échappait, elle eut l'impression que ce voyage n'en finissait pas. Et puis, brilla au loin la lumière à nulle autre pareille. De ce buisson de feu immobile et éblouissant, de cette clarté vivante, émanait une paix inexprimable. Edmonde était comme aspirée par cette lumière et elle aspirait à s'y fondre, comme le voyageur qui meurt de soif dans les sables aspire à se plonger dans l'eau vive de la fontaine. Pendant qu'elle s'en approchait, elle savait que ce foyer radieux était la source même de son âme. Là, au centre de ce noyau ardent qui n'était qu'amour absolu, l'attendait l'éternelle Félicité.

C'est alors qu'ils apparurent.

Ce ne fut, d'abord, qu'une sorte de lointaine nuée, indistincte et vaguement phosphorescente. Cela flottait, comme épars, semblable à un nuage de méduses dans une mer

transparente. Puis cela se rassembla et vint à sa rencontre. Et, à mesure que ce nuage s'approchait, une plainte ténue et soutenue, faite de pépiements, de cris légers et de pleurs parvint à Edmonde. Sans qu'elle sache pourquoi, une épouvante, une espèce d'horreur sacrée l'envahit. Ce fut seulement quand cette nuée gélatineuse et plaintive l'entoura qu'elle sut la raison de son effroi. Au cœur de cette transparente substance, palpitante et vivante comme une sorte de placenta, elle distingua les vagues contours de minuscules corps, les linéaments de visages indistincts, des membres à peine ébauchés, une multitude d'êtres inachevés, mi-angelots, mi-fœtus, à la fois attendrissants et terribles, car la plupart étaient ensanglantés.

L'âme d'Edmonde Wurth, jusqu'alors obturée par la féroce volonté de puissance qui avait régi son existence, s'ouvrit. En un éclair, elle devint transparente à elle-même. Et elle sut qui étaient ces petits êtres éplorés qui pépiaient autour d'elle. Et avec cette certitude crucifiante vint la compassion, la douleur, et le remords. Elle les vit tels qu'ils étaient : les

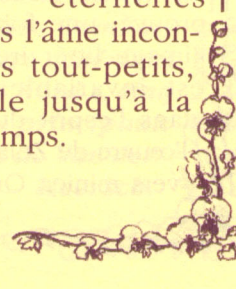
plus innocents et les plus désarmés de tous, arrachés par violence du ventre maternel, morceaux par morceaux, et criant d'épouvante, démembrés par le scalpel ou dépecés par l'aspirateur des médecins avorteurs, entassés, respirant encore, dans les poubelles des hôpitaux et amenés dans des sacs en plastique aux laboratoires où ils furent utilisés comme cobayes avec les singes et les chats. Ou, mieux encore, centrifugés et réduits en bouillie de cellules fraîches pour fabriquer des crèmes de beauté ! Assassinés par millions, les petits d'hommes venaient vers elle. L'innombrable peuple des Innocents, légalement massacrés chaque jour depuis l'application de la Loi qui portait son nom, l'entouraient et la frôlaient. Glacée d'horreur, Edmonde voyait leurs doux yeux grands ouverts qui l'imploraient, leurs minuscules mains suppliantes, leurs tendres bouches, entr'ouvertes comme pour chercher le sein maternel. Et leurs plaintes, le cri étouffé de leur vie inaccomplie, s'élevaient, continûment, insupportablement.

Edmonde tenta de se boucher les oreilles —

mais elle n'avait plus d'oreilles ! Alors, avec une absolue certitude, elle sut que, dès cet instant, commençait son châtiment. Que ce nuage poreux était infranchissable. Que cette multitude puérile de corps mutilés et opalescents, ces terribles poupons de porcelaine qui l'appelaient en sanglotant, s'interposeraient entre elle et la porte de lumière. Qu'avant d'avoir le droit d'en franchir le seuil et de se fondre dans la Clarté originelle, elle devrait rester là, dans les ténèbres, à attendre que le pardon lui fût accordé. Et que sa punition serait d'attendre l'instant de l'absolution, entourée de cette nuée innocemment accusatrice.

Ce fut ainsi que commença l'éternité d'Edmonde Wurth.

Pendant que, sur la terre, tous les palais de la République retentissaient des pompeuses oraisons funèbres célébrant, à l'envi, ses éminentes vertus et son grand exemple, Edmonde Wurth, agenouillée comme une pauvre devant la porte du Paradis, berçait en chantant les mêmes éternelles comptines l'âme inconsolée des tout-petits, liés à elle jusqu'à la fin des temps.



Les Provinciales

par Anne Bernet



Van der Mersch et l'âme du Nord

La sortie, à grand fracas médiatique, du film « Germinal » l'a prouvé, une fois encore : l'image littéraire du Nord est invariablement liée dans l'esprit du public à l'œuvre de Zola et à l'univers minier. Or, s'ils sont

fiers de leur passé et de la somme de courage que représente l'épopée des « Gueules noires », les gens de la région ne les considèrent pas comme des atouts sur le plan touristique. Ils aimeraient que leur pays ne soit pas immédiatement

évoqueur de terrils et de corons, de courées malsaines et de coups de grisou.

Peut-être faut-il trouver là l'une des raisons du succès, dans les années trente et quarante, de Maxence Van der Meersch.

Cet avocat lillois, que la critique de l'époque assimila souvent à un émule chrétien de Zola, avait choisi d'évoquer sa Flandre française à travers le monde paysan, citadin, à travers ceux qui vivaient de l'industrie textile, patrons et ouvriers. Le Nord, ce n'était pas que la mine et le charbon.

Un œuvre
pleine
de défauts...

Est-ce pour cela que ses lecteurs se retrouvaient dans ses livres ?

En partie sans doute.

D'ailleurs, le succès de Van der Meersch n'était pas, tant s'en faut, que local. En témoignent le prix Goncourt, qu'il reçut en 1936 (il n'avait pas trente ans) pour « L'Empreinte du Dieu », et le tirage de ses romans, qui fut longtemps des plus honorable. Et puis, l'œuvre et l'homme sombrèrent dans l'oubli. La mort prématurée de l'écrivain, en 1951, ne suffit pas à expliquer cette désaffection. Le phénomène fut plus profond. Si Van der Meersch fut à sa façon un régionaliste, il fut aussi un écrivain à la mode, qui flat-
tait les goûts de ses lec-

teurs. Rien n'est plus dangereux que d'avoir voulu coller ainsi à l'air du temps. La gloire immédiate et ses profits matériels se payent devant la postérité... Ces livres-là sont condamnés à mal vieillir. Ce défaut est flagrant chez Van der Meersch : outrances naturalistes, dénonciation si complaisante du péché de la chair qu'elle trahit une trouble attirance, crainte immodérée du progrès, parfois fondée, mais parfois ridicule lorsqu'elle l'amène à qualifier un gramophone « d'infâme mécanique », vocabulaire excessif et tournures de phrases qui sentent quelque peu leur Tartuffe... Oui, tout cela est poussiéreux, agaçant, hypocrite ; et justifie le désintérêt des jeunes générations.

Et pourtant, pourtant... Van der Meersch est mieux que cela.

Qui se donne la peine de le lire vraiment en est vite convaincu.

Il faut d'abord se forcer à négliger quelques-uns des thèmes de prédilection du romancier, qui sont précisément accessoires, mauvais même. Cette obsession de la fille perdue, de la femelle qui se roule dans le stupre et la luxure, de ces créatures stupides et folles de leurs corps, qui entraînent à leur perte des garçons qui, sans elles, auraient été de vrais petits saints... Ces types de personnages reviennent sans cesse dans l'œuvre : filles-mères, prostituées, épouses adultères, détestées à la mesure de la fascination



qu'elles exerçaient sur le romancier. Les oies blanches qui leur sont opposées n'ont d'ailleurs pas davantage de vérité humaine. En tant qu'individus, les héros de Van der Meersch sont souvent un peu pauvres. Il leur manque tantôt le sens moral, même le plus élémentaire, tantôt, quand ils ont une certaine élévation d'âme, la foi religieuse, qu'ils recherchent obscurément, pressentent, mais découvrent rarement. Cette amputation spirituelle qui est leur lot commun les laisse inachevés, rampant au niveau des instincts primitifs, animaux presque. Le procédé est trop constant, la démonstration trop lourde. Aussi faut-il préférer étudier les personnages dans leur dimension sociale plutôt que dans leur réalité humaine.

...mais un art de peintre flamand

« La Maison dans la dune », le premier roman de Van der Meersch, paru en 1932, peut se lire comme le récit d'une impossible rédemption, d'une aspiration confuse à la pureté parfaite, d'une tentative de retour au paradis perdu avant la chute. Telle quelle, l'histoire est artificielle. Mais, si l'on se borne à y découvrir un Dunkerque interlope, celui des contrebandiers et des maisons closes, ou bien une étude sur la fraude et ses techniques à la frontière belge, sur les méthodes des douaniers, le livre change d'aspect. Les amours mièvres du pauvre Sylvain et de la petite Pascaline perdent toute valeur comparées à ces paysages de dunes et de

canaux, à ces ciels qui semblent tombés du tableau d'un maître flamand, à ces petites maisons uniformes, ou à ce combat entre le chien des fraudeurs et celui de la douane.

Un racisme et un sadisme écœurants...

Pareillement, « Quand les sirènes se taisent » pourrait n'être qu'un médiocre démarquage de « Germinal ». L'ouvrière enceinte dont on croit le séducteur tué dans un affrontement entre grévistes et forces de l'ordre, les deux enfants métis (leur portrait est d'un racisme si écœurant qu'on en est soulevé d'indignation...) qui torturent à mort le chaton de leur sœur (prétexte à une longue scène d'un sadisme difficilement soutenable...) sont accessoires dans ce récit. Ici, Van der Meersch a voulu transmettre sa vision romancée de la grève des industries textiles de Roubaix en 1928. Querelles syndicalistes et difficultés du patronat, voilà au fond le véritable argument du livre.

Toutefois, c'est avec « Invasion 14 » que Van der Meersch démontre toutes ses qualités et toutes ses capacités. Livre d'une extrême ambition, aux dimensions d'un département entier, grouillant de personnages qui, tous, tiennent de la place dans le récit, appartenant à tous les milieux sociaux, à tous les types, emportés par le vent de l'histoire. Leurs destins croisés et entrecroisés reconstituent entre 1914 et 1920 l'occupation allemande

de du Nord et les premiers mois de la libération.

Là comme ailleurs, Van der Meersch n'a pu renoncer à ses poncifs et à ses exagérations favorites. Cependant, il est arrivé, peut-être malgré lui, à oublier en cours de route son propos moralisateur pour n'être plus qu'un observateur, un conteur, étonné, douloureux, puis, enfin, rempli d'une immense compassion pour cette humanité souffrante, qui, la malheureuse, dans son immense part, ignore la valeur chrétienne de la souffrance et du sacrifice.

...mais des intuitions miraculeuses

Et cette découverte que la mort peut engendrer la Vie, que le malheur peut ouvrir à certains des horizons grandioses et inégalables, est au cœur du texte. Elle éclate dans le personnage de l'abbé Sennevilliers, aumônier de lycée qui se jette dans la Résistance, organise un réseau de passeurs et d'espionnage, reçoit des messages radio, écrit et imprime un journal clandestin. Marc Sennevilliers arrêté parvient encore, du fond de sa forteresse, à aider et à soutenir ses codétenus, à être, par sa seule présence, témoin d'un Autre et d'une espérance plus haute.

La sainteté de l'abbé Sennevilliers finit par rayonner autour de lui et par entraîner vers d'insaisissables sommets les esprits les plus jouisseurs, les plus matérialistes et même les plus haineux.

Et la guerre, les priva-

tions, la faim, le froid, refrains obsédants, sont les moyens offerts pour se grandir, se dépandre des biens terrestres qui enchaînent l'homme. L'une des meilleures astuces du livre est de n'appréhender la guerre que de loin, que de l'arrière. Elle n'est évoquée que par le bruit incessant de la canonnade, au loin, que les Lillois entendent, interminable, durant mille nuits.

...en un mot un grand écrivain

Et par ces soldats allemands, pitoyables, déjà vaincus, trop vieux ou trop jeunes, que les habitants d'Herlem voient défiler les derniers mois. Malheureux voués à mourir dans la boue des tranchées. Au point que les Sennevilliers, la mère et la fille, qui ont vu déporter l'un des leurs et l'autre tomber au champ d'honneur, ces deux Françaises dont le patriotisme n'a jamais cédé, sont emportées par une vague de compassion incontrôlable. Mme Sennevilliers a alors ce cri de détresse lorsqu'on envoie au front ces enfants soldats qu'elle héberge : « Je ne peux pas penser que ce ne sont pas mes garçons ! »

C'est ainsi que, débarrassé de ses oripeaux moralisateurs, Van der Meersch fut, et reste, un grand écrivain.

Les Presses de la Cité viennent de rééditer, en collection Omnibus, sous le titre générique « Gens du Nord », cinq des principaux romans de Van der Meersch.

Sous mon béret

Statuts Ko

Le capitaine nous avait convoqués pour une affaire grave et le nombre de bouteilles mises à chambrer sur le buffet, sous la tête de buffle, laissait augurer une soirée plus ou moins houleuse. "Voici de quoi il retourne", rugit-il enfin, "le rôle des sociétés secrètes est considérable dans ce pays. Aussi ai-je décidé d'en organiser une. Je vous ai convoqués pour vous soumettre les statuts. Vous n'ignorez pas que, dans ma jeunesse, j'ai fait quelque peu de droit à Bordeaux. J'étais dans l'attente d'un embarquement sur un bananier. Plutôt que de perdre temps et sesterces avec les Pallaques et les Hétaïres, j'assistais à des cours plus qu'intéressants". Il déplaça une sorte de parchemin jaunâtre sur le bas duquel quelques ronds rosâtres semblaient dessiner les anneaux des Jeux olympiques du Beaujolais nouveau.

Art. 1er : Il est constitué une société secrète composée des membres suivants : ADG, Guarrigues, Gracia, Grec, Fredo, Docteur Maigre, Popaul, Thon et Ordoqui.

Art. 2 : Le siège est situé dans la palombière du bois de Saint-Pée.

Art. 3 : Dans le cas où un des membres viendrait à défuncter, celui-ci déclare refuser, pour raison de mauvais voisinage, l'inhumation au Panthéon.

Art. 4 : Si l'un d'entre eux obtenait le prix Nobel de la paix, il s'engage expressément à remettre la somme au Ku-klux-klan.

Art. 5 : La société est placée sous le patronage secret de Kim-Il-Sung, Bernard Stasi, Jean-Michel Baylet, Baby Doc, Olivier Stirn, Aminé Dada, Mgr Gaillôt.

Art. 6 : Le grand chef secret sera Thon, désormais intitulé "Le vif Hareng chargé de la solution des maquereaux et de la réputation des morues". Nous donnâmes accord à l'unanimité au Capitaine qui profita de la torpeur d'un après-midi neigeux pour faire enregistrer pareil chef-d'œuvre qui fut publié au Journal officiel. Le Préfet redevint secrétaire-adjoint à Guéret.

JOSEPH GREC

Plaisirs de France

par Chaumeil

Du prestigieux champagne aux excellents créchants

Le champagne est le vin de fête le plus connu dans le monde et aussi le plus apprécié des Français, qui consomment 70 % de la production. Cependant, évitez de l'acheter dans les "grandes surfaces" où trop souvent ses bouteilles sont exposées debout à la lumière dans des locaux chauffés. Préférez donc les caves ou les succursales de Nicolas, où l'on sait respecter les vins, les choisir et les conserver.

Il faut savoir aussi que chaque grande maison de champagne possède son type d'assemblage et garde fidèlement son propre goût qui a constitué sa propre clientèle. La plupart de ces maisons proposent aussi des cuvées de prestige composées de grands crus d'origine sélectionnée.

Ce sont là des vins superbes au-dessus de tout éloge.

Parmi elles, je citerai la cuvée Grand Siècle de Laurent-Perrier (celle que je préfère), délicate et sensuelle ; la Grande Cuvée de Krug, élégante et racée ; Dom Pérignon de Moët et Chandon, souple et fine ; la Belle Epoque de Perrier-Jouët, fruitée et de haut goût dans sa bouteille splendidement décorée par Gallé depuis 1900 ; le René Lalou de Mumm, équilibré et bouqueté ; la Grande Dame de la Veuve Clicquot, fin et rond ; la benjamine des grandes maisons de Champagne, Jacquart, a, elle aussi, sa cuvée de grande qualité et très réussie.

Malheureusement, ces admirables flacons sont chers, de 250 à 500 francs. Mais, pour une grande fête, un anniversaire important, ce sont des vins incomparables, comme d'ailleurs les cuvées millésimées que proposent aussi la plu-

part des firmes, comme Bollinger et Gosset...

Il faut noter que cette année, c'est un fait à souligner, tous les champagnes ont baissé leur prix et de façon sensible : 10 à 15 % !

Cependant, ils restent chers pour de trop nombreux Français. A ceux-là, il faut conseiller les vins pétillants, élaborés en d'autres vignobles selon la même méthode que le champagne.

On trouve ainsi les créchants d'Alsace, les créchants de Bourgogne, les créchants de Loire, les touraine mousseux et les vouvrays et saumur mousseux.

Rappelons que ces vins bénéficient d'une Appellation d'origine contrôlée (AOC), qu'ils sont obtenus sur leur aire d'appellation, par seconde fermentation en bouteille, tout comme le champagne.

Ces créchants ou mousseux de grande qualité (certains sont meilleurs, je dois le dire, que des champagnes médiocres à bas prix) coûtent à la propriété de 35 à 45 francs la bouteille pour la plupart. Il n'y a donc plus de raison majeure pour s'en priver !

Ceux que j'ai goûtés récemment et appréciés pleinement sont, en premier lieu, le créchant de Bourgogne d'Armand Monassier et le vouvrays de Michel Gaudreau, ainsi que le bourgogne encore d'Henri Latour.

Tous ces vins peuvent se conserver trois ou quatre ans sans dommages.

Chaumeil

— Armand Monassier, domaine du Prieuré, 71150 Rully

— Michel Gaudreau, Changuy, 37210 Vouvrays

— Henri Latour, 21130 Auxey-Duressé



Rideau rouge

par Jérôme Brigadier

« Les Brigands »

« Ma sœur
est un chic type »
de Pierre Palmade

Deux enfants sont élevés par des parents instables, puis subissent une séparation d'une vingtaine d'années. Lorsqu'enfin ils se retrouvent, se mélangent agacement et joie, tendresse et humour... Ce thème est sympathique. On pouvait en faire soit une tragédie, soit une comédie légère ; Pierre Palmade a choisi d'en tirer une grosse farce.

Après avoir signé le chant du cygne de Jacqueline Maillan, Palmade s'offre une autre héroïne : Dominique Lavanant, qu'il a associée à l'écriture... Ce qui évite le désastre.

Pierre Palmade, cette espèce de fils naturel de Barbara et de Claude François, peut inventer des sketches drôles et courts, mais il ne tient pas la distance sur deux heures. On ne s'improvise pas auteur dramatique. Si Lavanant a sauvé le texte, elle apporte aussi son savoir-faire et son talent au jeu. Bref, elle mérite la médaille des sauveteurs.

Palmade a su se ménager des moments qui lui permettent de briller en se livrant à quelques imitations.

Tout cela est bien banal, mais il y a mademoiselle Dominique Lavanant ! Souhaitons-lui un meilleur choix pour sa prochaine pièce.

Théâtre de La Renaissance
(42 08 18 50)

Pour l'UNESCO, Bergé va prendre son bâton de pèlerin ; il laissera à "Bastille", au milieu de bien mauvais souvenirs, une programmation de qualité.

Dernier exemple en date : "Les Brigands", de Jacques Offenbach (livret de Ludovic Halévy et Henri Meilhac), dans la capricante mise en scène de Jérôme Deschamps et Macha Makaleff, avec de superbes costumes d'icelle.

C'est une charge violente contre les magouilles politico-financières sous Napoléon III. Vous remplacez par... François III et c'est toujours d'actualité !

Un spectacle pour les fêtes aussi somptueux que ceux du Châtelet à la grande époque de l'opérette.

En alternance jusqu'au 12 janvier 1994.

Opéra-Bastille
(43 43 96 96)



« Hard Target »
de John Woo

Devenu "Chasse à l'homme" en français, ce film d'aventure américain est la rencontre de Jean-Claude Van Damme, le Belge karatéka, et le mythique réalisateur chinois John Woo dont c'est la première réalisation aux Etats-Unis.

Un ancien marin en voie de clochardisation (J. Van Damme) accepte d'aider une jeune et charmante avocate (Lance Henriksen) à retrouver son père inexplicablement disparu. C'est donc le thème de la course poursuite qui est une nouvelle fois traité.

Van Damme a changé de tête pour la circonstance. Il est passé de la "coupe d'incorpo" aux cheveux longs et "gramouillés" et s'est affublé d'une boucle d'oreille... Mais il est toujours aussi prompt à corriger les méchants qui sont, ici, vraiment odieux (on ne vous en dira pas plus) et à faire la cour à sa jolie partenaire.

L'intrigue est bien ficelée, le rythme est endiablé. C'est un bon film d'aventure qui ne fera probablement pas date, mais avec lequel, si vous êtes amateur du genre, vous passerez un bon moment. Un peu trop violent pour les enfants, même si tous les vilains sont punis.

Qui, comme nous, n'a jamais rêvé d'être Stallone, Schwarzenegger ou Van Damme, en empruntant le RER ?

Un jour

Noël

C'est aux héroïques époques de la primitive Eglise qu'assemblés à Rome les docteurs de la Vraie Foi proclamèrent que Jésus-Sauveur était né un 25 décembre ; mais la chrétienté ne fêta pour la première fois officiellement la Noël qu'en 138. La Noël, du latin « natalis dies » — jour de naissance — ou de l'araméen « Emmanuel » — Dieu avec nous —, inspira nombre de contes naïfs et touchants à nos pieux aïeux. Remémorons-en, du XIII^e siècle...

Intitulé « Merveilles qui advinrent en la Sainte Nuit », il débute dans l'étable de Bethléem.

« Marie dit à Joseph : "Doux ami, levez-vous. Le Sauveur me fait comprendre qu'il naîtra un peu avant le jour. Beau doux frère, pour chauffer les langes, voulez-vous quérir du feu à la ville ?". Joseph obtempère, hâtif... A la porte de Bethléem, le bon charpentier voit une forge, et, très humble, il y pénètre. "Vieillard croûlant, gronda le maréchal-ferrant, que me veux-tu ?" "Ami, j'accomplis la quête du feu pour ma dame qui en a grand besoin". "Ah ! ah ! ah ! quel air me chantes-tu ? Tourne les talons ou je te réchaufferai de bois vert !"

Joseph, le cœur gros, va s'en aller quand la miséricordieuse épouse du mauvais Vulcain intervient : "Ne peux-tu donner des braises à ce pauvre homme ?" "Qu'il en soit selon ton désir, ma femme.

Attends, l'homme. Je me ravise. Je te baillerai un autre jour la bastonnade, et ce soir, je te donnerai autant de vives braises que tu pourras en recevoir dans ton giron". Et le forgeron jeta une pelletée rouge de charbon sur Joseph, lequel reçut le feu comme si c'eût été un panier de poires, et sans avoir la robe gâtée. Des quelques tisons chus au sol, la neige, qui tombait drue, fera des églantiers, créant ainsi... la couleur rose ! » Ne voilà-t-il point une jolie histoire à raconter aux tout-petits lorsque, après la Messe de Minuit, les bambins savoureront la bûche de Noël ? Bûche qu'on appelle « souque » en Normandie, « mouchon » en Saintonge, « coque » en Berry et « tronche » en France-Comté...

Jean SILVE de VENTAVON

Carnets

par Pierre Monnier

Guy Bedos au "7 sur 7" d'Anne Sinclair. Il s'indigne très justement, à propos de l'affaire Tapie, contre les saligauds qui poussent à l'hallali. Il démolit ceux qui insultent, injurient, condamnent, éructent, salissent, outragent, maudissent, invectivent... Il enchaîne ensuite avec Alessandra Mussolini qu'il traite de pute dont il ne voudrait pas pour garder ses enfants...

Yves Berger rend hommage à Etienne qui dénonçait, il y a trente ans, la menace du "franglais". Ce qui est désolant, c'est que la croisade d'Etienne n'a servi à rien... Il reste seulement qu'Etienne fait figure de précurseur, tireur de sonnette d'alarme... Il aurait, le premier, dénoncé le crime ! Ce qui est faux.

On avait fait beaucoup mieux qu'Etienne, soixante ans avant lui. Dans la page sportive de "L'Action française" de Charles Maurras et Léon Daudet, le responsable Lucien Dubech avait irrémédiablement proscrit tout anglicisme dans les analyses et les comptes rendus sportifs. Il n'y fut jamais question de "football" ou de "rugby", mais de "balle ronde" ou "ovale"...

Le parti pris de refus du franglais ne comportait aucune concession, au nom de la protection de notre langue.

Rendons à César, etc.

Dialogue. Moi : "C'est curieux, je n'ai jamais été invité par Anne Sinclair à "7 sur 7"... J'aurais pourtant des choses à dire. Il y a deux ou trois sujets sur lesquels j'ai des vues qui pourraient être jugées intéressantes..."

L'autre : "Sans doute. Et c'est pour ça que vous n'avez aucune chance d'être invité".

C'est quand même répugnant l'histoire de ces orphelins que la Grande-Bretagne a littéralement vendus, expédiés, chassés à l'autre bout du monde pour faire de la place...

Mais oui ! Bon sang ! mais c'est bien sûr !... Comme disait le commissaire Bourrel.

C'est bien cette même Grande-Bretagne qui a déclenché la guerre de 1939 pour sauver la Civilisation !

Rendez à ces Arts

La grâce de Marie Laurencin

Si elle a mené une vie "de bâton de chaise", elle n'a pas peint avec ! Elle a traversé un demi-siècle riche en mouvements picturaux divers — et les a fréquentés — en conservant son style personnel. Rodin, cité par Apollinaire, a dit d'elle : "Au moins, en voilà une qui n'est pas futuriste ni cubiste ; elle sait ce qu'est la grâce, elle est serpentine".

Et l'épithète convient à merveille au dessin, à la manière même qu'elle avait de passer les couleurs. La ligne droite est bien rare dans les tableaux de Marie Laurencin si ce n'est dans ses débuts, légèrement cubistes. C'est tout de même Braque qui l'amène au Bateau-Lavoir...

Elle a surtout peint des figures, et des figures de femmes, dont elle sait schématiser, abstraire la silhouette pour en rendre l'éternel féminin. La sobriété des ornements — la mode y est fort peu marquée — contribue à immortaliser une sorte de légende de la femme. Sans Histoire.

C'est à Martigny, à la fondation Gianadda, que Marie Laurencin a enfin droit à une grande exposition publique en Europe. Cent œuvres cette fois, provenant toutes du Japon, où Marie Laurencin a son musée. Et l'on n'est pas étonné que les Japonais apprécient la subtilité, la délicatesse et la profondeur des coloris que cette artiste utilisait, aussi bien à l'huile qu'à l'aquarelle. Et puis tout ce blanc...

On a parlé de mièvrerie. C'est vrai sans doute à la fin de sa vie. Mais la richesse des tons, la fluidité des arabesques du trait ôtent toute fadeur aux figures. Qui expriment plutôt doux mystère ou douce allégresse.

- 1920 Martigny (Suisse) ; ts les jours de 10 H à 12 H et de 13 H 30 à 18 H ; jusqu'au 6 mars 1993

NATHALIE MANCEAUX

Lettres Martiennes

par Martiannus *

Je crois bien, cher professeur, que les Terriens retournent à la barbarie. Cela se remarque en particulier à leur langage, de plus en plus négligé autant que je puisse en juger, et où surtout le sens précis des mots se dilue dans une ambiguïté génératrice d'incompréhension. Je l'ai noté à propos de la musique.

On m'avait emmené à un concert au début de ma mission ici. Le spectacle vous en aurait paru fort curieux. Vous aviez d'un côté les auditeurs. Et en face plusieurs rangs d'hommes assis, tenant chacun un bizarre ustensile. Je ne saurais vous décrire ces instruments, de tailles et de formes très diverses, dont ces hommes, soufflant, tapant, pinçant, raclant, tiraient une grande variété de sons sous la direction d'un personnage gesticulant.

Malgré l'agitation de ses bras, le personnage en question ne se faisait que médiocrement obéir. Certes, les premiers rangs, placés sous ses yeux, se démenaient avec application. Mais je remarquai que les musiciens plus éloignés en prenaient à leur aise : des rangs entiers restaient inactifs de longs moments. J'ai même repéré un individu qui, caché derrière les autres, ne faisait quasiment rien ; c'est à peine s'il a frappé trois ou quatre fois une sorte de triangle d'acier. Cela ne l'aura pas empêché d'être

des premiers à réclamer son salaire. C'est à ces détails-là que l'on reconnaît les fonctionnaires.

A la fin, soit zèle tardif, soit désir de terminer plus rapidement, tous ces fonctionnaires s'y sont mis avec ardeur. Et, tout compte fait, je dois dire que la musique m'avait paru fort agréable, plutôt belle et même raffinée.

Aussi est-ce avec plaisir et sans méfiance que j'ai accepté d'assister hier à un autre concert. Mal m'en prit, car seul mon effacement fut à la hauteur de ma déception.



***Vous appelez ça
de la musique ?***



Figurez-vous une haute estrade balayée par des projecteurs affreusement éblouissants. Sur l'estrade, un petit groupe d'individus hirsutes et mal rasés, tout débraillés, les uns demi-nus, les autres couverts de pièces d'uni-formes. Ce n'étaient pas des fonctionnaires, croyez-moi. Tous s'agitaient avec frénésie en se déhanchant de manière ridicule. De temps à autre, l'un d'eux se roulait à terre en secouant les jambes en l'air. Certains hurlaient. D'autres frappaient sur des instruments avec une délicatesse de bûcherons.

S'ils mettaient leur ambition à faire du bruit, ils pouvaient se montrer satisfaits : le vacarme était intolérable.

Et parfaitement laid.

Les spectateurs ajoutaient au tumulte par leurs gesticulations et leurs clameurs que perçaient des cris hystériques. Je les observai. L'ensemble était jeune, assez crasseux, échevelé et plutôt dépenaillé. Toutes les races se trouvaient représentées. Une faune étrange, vraiment.

Mes voisins fumaient. Il faut vous dire que beaucoup de Terriens ont l'étrange habitude de brûler de petits paquets de foin sous leurs narines. L'herbe grillée par mes voisins avait une curieuse odeur et la fumée m'en montait à la tête. J'eus quelques vertiges et crus un moment voir de gros quadrupèdes roses dont la tendre couleur me rappela les hôtes de notre savane martienne. Mais l'horrible tapage me ramena vite sur la terre.

Je profitai d'une relative accalmie pour demander à l'ami qui m'avait amené : "Appelez-vous cela de la musique ?"

"Certes", me dit-il, "et c'est même de l'excellent rock".

Vous voyez, cher professeur, que le même mot peut désigner deux choses bien différentes. Ce double langage correspond à la coexistence provisoirement pacifique, ou presque, d'un peuple civilisé en voie d'extension et d'une peuplade sauvage en plein développement.

*** Pcc Daniel RAFFARD
de BRIENNE**

Mes bien chers frères

Quarante-deux !

Qui n'a pas entendu ceci de nombreuses fois : Le concile Vatican II a permis aux laïcs de retrouver leur vraie place dans l'Eglise, notamment dans sa tâche d'évangélisation ? Quelqu'un l'affirmait encore l'autre jour. Je lisais à l'époque le livre de sainte Thérèse d'Avila intitulé "Les Fondations". Dans cet ouvrage, elle raconte la création des premiers carmels réformés : seize monastères entre 1562 et 1582. Le récit est épais. Or, savez-vous combien de fidèles laïcs elle nomme, ayant directement collaboré à sa mission ? Quarante-deux. Je les ai comptés. Ils sont de toutes conditions et de tous âges. C'est Blaise, marchand de Medina del Campo ; c'est Dona Hélène de Quiroga ; Alphonse Alvarez Ramirez ; la princesse d'Eboli ; c'est Laurent, le frère de la sainte, revenu des Indes ; c'est le jeune et pauvre Andrada ; le puissant Philippe II — "notre roi catholique" ; c'est encore l'obscur gentilhomme de Palencia... Quarante-deux laïcs, sans compter le conseil municipal de Burgos. Certains d'entre eux font l'objet de chapitres entiers. Ainsi François Velasquez et sa femme Thérèse, "fondateurs [sic] du monastère Notre-Dame de l'Annonciation d'Alba de Tormès". Ils disaient : "Puisqu'il plaît à Dieu de ne point nous donner d'enfants, nous bâtirons un monastère". Les religieux les plus influents, tels Julien d'Avila, Antoine de Jésus, le père Gratin n'auront pas dans ses récits la place de Catherine de Tolosa, de Martin Ramirez, de tant d'autres. Elle les appelle "fondateurs" ou "bienfaiteurs", "serviteurs" de Sa Majesté (Jésus) ou, comme Béatrix, dame de Soria, "grande servante de Dieu, douce de caractère, généreuse, pénitente". La sainte est partout impressionnée par la ferveur de ces âmes. C'était un peu avant Vatican II, mais juste après le concile de Trente ! Seriez-vous moins généreux et moins fervents aujourd'hui ? Non. "Il y avait à Tolède un marchand respectable et vrai serviteur de Dieu..." **Abbé GUY-MARIE**



Histoire de France

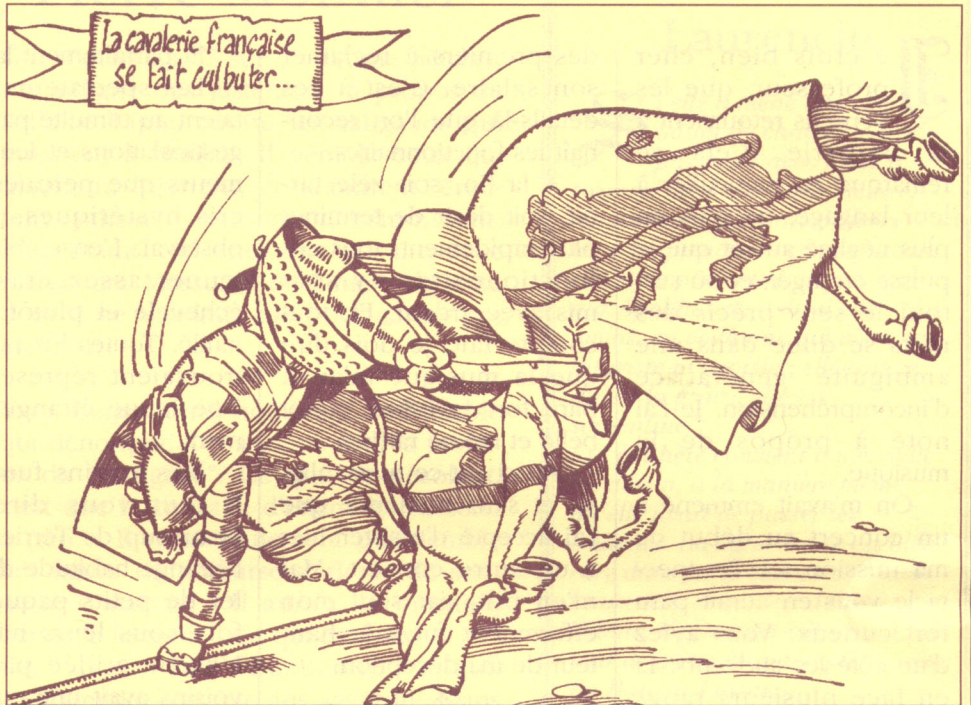
par Aramis

La dernière livraison de nos travaux sur la loi salique a provoqué un vaste débat chez nos lecteurs et sympathisants.

L'abondance du courrier reçu à ce sujet l'atteste. De la pile des cinq lettres qui nous sont parvenues malgré des grèves répétitives et perlées, nous extrayons aujourd'hui deux messages qui nous semblent les plus significatifs, puisqu'ils résument à eux seuls l'ensemble de vos préoccupations.

C'est tout d'abord Eva Ginale, responsable du collectif des soixante-huitardes féministes ménopausées qui nous écrit : « Bravo pour votre courageuse prise de position sur la loi phallique. La menace que François Bayrique fait peser sur l'école laïque méritait d'être clairement dénoncée. Ci-joint mon chèque d'abonnement de trois semaines à votre périodique. » « Chère lectrice, votre sagacité est digne d'éloge. Vous mettez en évidence l'exception culturelle du terme "laïque" qui ne saurait souffrir par sa terminaison une assimilation rapide à la liste déjà longue des mots infamants. Pour phallique et Bayrique, il suffit de les remplacer par Falloux et Bayrou. Ce qui nous amène à vous remercier, non pour votre fric, mais pour votre flouze ! » Des antipodes, enfin, nous parvient un message de M. Alain Dégé, préposé au ramassage des miettes des tribus garde-manger de l'île de Lifou : « Grâce à vous, je suis desemboucané ; je ne dis plus : "Paulo, ya un hic !" mais : "Paulo, ya un os !" ».

H. Plumeau et R. Jacob



Emergence du parti valoisien

À la mort de Charles le Bel, surnommé dans son enfance Baby Bel, car sous l'effet d'une émotion son teint virait au carmin le plus violent, son cousin Philippe de Valois fut désigné comme roi. Selon l'application de la loi salique. Avec lui allait s'introduire un nouveau courant politique désigné généralement sous le terme de centrisme et qui regroupe en fait, pêle-mêle, un conglomerat de courants allant de la démocratie chrétienne au radicalisme. Résolument ancré à droite, il se distingue du centre-gauche incarné par le MRG qui, tout entier acquis à la cause des forces réformatrices, refuse pour sa part l'amalgame qui consisterait à le qualifier de valoisien. Cette distinction mérite d'être faite en préambule afin de dissiper tout le malentendu qui pourrait naître d'une évocation de la place de Valois dans l'histoire de France. Cette place, certains la trouveront disproportionnée compte tenu des effectifs squelettiques du parti valoisien. Qu'importe, il existe, et notre devoir est d'en parler par respect pour la tenue de l'enseignement historique. Que cette tenue soit blanche ou fermée. Trois points, c'est tout...

En acceptant un couronnement lié à une vision misogyne de la société, Philippe de Valois déclencha à contrario un mouvement féministe de la part des Anglais. Cette tendance anglo-saxonne est aujourd'hui clairement éta-

blie depuis les fracassantes révélations d'Edith Cresson. Mais, à l'époque, les Français furent surpris d'apprendre qu'Edouard III d'Angleterre, au motif que sa

mère était la fille de Philippe le Bel, désirait devenir reine de France. Manque d'ouverture ? sans doute. Refus des minorités sexuelles ? vraisemblablement. Intolérance ? sans nul doute. Ces trois questions sont au cœur du déclenchement d'un conflit qui allait durer un siècle et que, pour cette raison, on allait appeler : guerre de cent ans. Les chevaliers français qui avaient toujours la même façon de combattre, car ils ne connaissaient qu'une tactique : la charge en avant, furent défaits à la bataille de Crécy. Ils avaient omis, erreur fatale avec l'Anglais, de protéger leurs arrières !

Calais fut assiégé, ses habitants affamés. Et là, au lieu de résister dans l'honneur et la dignité, la bourgeoisie glissa vers son penchant naturel : la collaboration. Pour sceller cet acte honteux, six bourgeois se chargèrent de livrer à l'ennemi, ce qui ne souleva alors aucune protestation, les clefs de la ville. Leur tragique disparition est encore inscrite dans nos mémoires. La mort de Philippe de Valois n'y changera rien. Pas plus que l'absence de déclarations embarrassées de celui qui, aujourd'hui encore, tente de verrouiller la société française : Jean-Marie Lepène